



GREVISTES DANS LES ASTURIES

Grève des Asturies

LE SURREALISME
CONTINUE

Du nouveau au P.C.?

SYNDICATS
ET ELECTIONS

ÉDITO

C'est à Paris qu'a eu lieu cette manifestation qui permet chaque année aux anarchistes venus de tout le pays de se retrouver, de confronter leurs efforts, de mesurer l'étendue des difficultés auxquelles ils se heurtent et des projets qu'ils ambitionnent de réaliser.

Congrès enrichissant par l'intérêt que tous y portent, enrichissant par l'aspiration à voir s'inscrire la philosophie anarchiste dans les concepts philosophiques de notre temps et dans le contexte social de la société à venir.

Par leur impuissance à résoudre les problèmes qui se posent à eux les gouvernements appuient et défendent nos thèses, par les contradictions accumulées au cours des siècles et démesurées du fait du progrès scientifique, les systèmes argumentent et plaident en notre

faveur, par les travaux dans le domaine scientifique ou philosophique et qui débouchent sur les théories que nous avons toujours défendues, les chercheurs (inconsciemment et le plus souvent par seule probité intellectuelle) soutiennent nos vues et concluent à notre avantage.

Pourquoi donc, alors que notre expérience reste la seule à tenter dans un monde qui meurt de sa croissance, pour quelle raison demeurons-nous une minorité ?

Telle est la question qui se pose à tous et qui pourrait surprendre d'aucuns.

Que l'on jette les yeux sur les immenses moyens dont disposent les forces du passé (presse, radio, cinéma, tous plus ou moins asservis au pouvoir). Que l'on envisage l'affligeant état de passivité des

masses gavées de niaiseries quand elles ne le sont pas de crimes, et que l'on jette un regard enfin sur le petit noyau que nous formons dans le pays.

Eh bien ! tous ces éléments mis en balance nous donnent, malgré notre faiblesse, des raisons d'espérer.

En effet notre force n'est pas dans le nombre de nos adhérents et de nos groupes (dont l'effectif va croissant d'année en année) il est dans la zone d'influence que nous suscitons dans tous les milieux et plus encore dans la rencontre de ceux qui cherchent et qui tendent à nous rejoindre dès qu'ils se mêlent de raisonner, notre force est enfin dans le potentiel révolutionnaire des masses qui les fait recourir spontanément à nos méthodes, dès qu'elles s'affranchissent de leurs servitudes et prennent le sens de leurs responsabilités.

En Hongrie en 1956, comme en Aragon en 1936, comme en Ukraine en 1917, le peuple s'est organisé de

façon fédérative par l'organisation commerciale, et les comités d'usines, et cela non par idéologie ou système, mais parce que le principe découlait tout naturellement de la période révolutionnaire et s'incorporait à celle-ci, parce qu'il offrait une solution humaine dans la faillite de l'humanité.

Ainsi, lorsque les intellectuels, les savants confirment nos thèses, ce n'est pas à la suite de tortueux compromis ou de douteux apparentements, mais parce que la science et le progrès nous approuvent.

Ainsi lorsque le peuple recourt à la structure anarchiste, ce n'est pas à la suite de fumeuses campagnes électorales ou de pressions machiavéliques mais simplement parce qu'il aspire à sa majorité et aux tâches qu'elle lui impose.

Dans le domaine de la pensée, comme sur le plan des réalisations, quel mouvement peut se vanter, de nos jours, d'ouvrir de telles perspectives sur l'avenir ?

COMMUNIQUÉ DES ESPERANTISTES

Les Esperantistes de langue française (S.A.T. Amikaro), se sont réunis en Congrès les 28, 29, 30 et 31 mars à Fresnes.

Les délégués venus de toutes les villes de France et assistés de représentants belges (et allemands) ont mis en évidence au cours de leurs travaux la nécessité toujours croissante de la langue internationale.

Deux conférences données par des orateurs de talent ont réuni une assistance nombreuse et intéressée, la première traitant de la langue Esperanto au regard de sa syntaxe.

La seconde, de géographie économique (thème : le canal de Panama).

La centaine de congressistes présents a adopté les rapports statutaires ainsi que les moyens mis en œuvre pour diffuser l'Esperanto et généraliser son étude.

De notables progrès ont été enregistrés au cours de l'année écoulée, tant par le nombre des membres que par le niveau des candidats aux examens.

L'Institut français d'Esperanto, réuni au cours de ces journées, a établi son plan de travail pour l'année à venir.

Une soirée récréative permit aux Congressistes d'entendre, entre autres, un sketch en esperanto, interprété par trois enfants d'une dizaine d'années.

Pour tous renseignements concernant l'Esperanto, s'adresser à S.A.T. Amikaro, 67, avenue Gambetta, Paris (20^e). Cours oraux gratuits et par correspondance par des professeurs diplômés.

RALLYE-CAMPING ANNUEL

et fête champêtre (le dimanche) avec

LE GROUPE LIBERTAIRE LOUISE-MICHEL et le GROUPE ANARCHISTE D'ASNIERES

vendredi 19 (après le travail), samedi 20 et dimanche 21 juin prochains
à ST-NOM-LA-BRETECHE

Militants de la Région parisienne, jeunes camarades des Groupes, auditeurs, sympathisants, amis qui suivez nos conférences, nos colloques, nos efforts, venez passer avec nous quelques bonnes heures de détente : rire, entrain, joie, amitiés fraternelles seront présents dans ce joli et pittoresque coin de forêt où chaque année nous plantons nos tentes.

Renseignements :

Départ des trains GARE ST-LAZARE (en semaine, trains très fréquents) pour le dimanche 16 juin, départ à partir de 8 h 24 le matin, ensuite départ toutes les demi-heures à 24 et 54, jusqu'à 15 h 54 (après cette heure départs plus espacés).

Pour le retour à Paris, départ toutes les demi-heures.

La gare de St-Nom-la-Breteche se trouve en pleine forêt. A la sortie de la gare, le parcours au lieu de la rencontre sera fléché (F. A.). Ce parcours est très court.

Au guichet du départ, demander un billet « BON DIMANCHE », vous obtiendrez une réduction très appréciable.

Les camarades et amis venant en voiture prendront la direction de la gare de St-Nom-la-Breteche et là, suivront les flèches.

Les militants installeront des tentes supplémentaires (refuge appréciable en cas de pluie ou de vent), mais le beau temps sera de la fête, nous l'espérons.

DISQUES

FRANCESCA SOLLEVILLE : Ré-cital 33 T : 22,25 F ; 45 T : 9,65 F.
MONIQUE MORELLI interprète les chansons de Mac Orlan (33 T) : 22,25 F.

YVES MONTAND : 33 T - Chansons populaires de France, 25 F ; 45 T : Le chant des partisans et le Temps des cerises, 9,65 F.

HENRI GOUGAUD (33 T) : 20 F.
JOSH WHITE (33 T). Spirituals et blues : 16,10 F.

ALBERT CAMUS vous parle (33 T) : 28,50 F.

GERARD PHILIPPE interprète : Le Petit Prince (33 T) : 22,25 F. Don Quichotte (33 T) : 22,25 F.

ALBUM GEORGES BRASSENS réunissant toutes ses chansons : 140 F.

CATHERINE SAUVAGE : Chansons de cœur... chansons de tête : 25 F.

BORIS VIAN interprète ses chansons (dont « le Déserteur ») : 25 F.

J. PREVERT. Chansons interprétées par E. AMADO, M. ARNAUD, G. MONTERO et C. VAUCAIRE (33 T) : 22,25 F.

SEBASTIEN FAURE vous parle, 7,50 F.

YVES DENIAUD interprète Gaston Couté (45 T) : 9,60 F.

TOUS LES LEO FERRE

Vient de paraître :
Brochure
Actualité de l'anarchie
par Maurice Fayolle
Prix : 1 F 25

une collection sonore unique hors commerce éditée par « Les Cahiers de la Quinzaine »
L'ANARCHIE
par Maurice JOYEUX
de la Fédération Anarchiste
Rédacteur au « Monde Libertaire »

Librairie PUBLICO

**Demandez-nous
vos livres,
vos disques.**

Vous ne les paieriez pas plus cher et vous nous aiderez

3, rue Ternaux, Paris (11^e)
C.C.P. Paris 11289-15

Téléphone : VOLtaire 34-08

Les frais de port sont à notre charge (Pour tout envoi recommandé, ajouter 0,60 F aux prix indiqués.)

(Lissagaray)

L'« Histoire de la Commune de 1871 » : 32 F

Dictionnaire biographique du Mouvement Ouvrier Français
Tome 1 de A à C : 48 F

(Agricol Perdiguier)
Mémoires d'un Compagnon : 4,50 F

Les Antilles décolonisées (Daniel Guérin)
7,50

RECTIFICATIF

L'adresse du bulletin « Jeunes Libertaires » est : Nicole Moine, Poste Restante, Bureau 103, Paris.

VIE DE LA FÉDÉRATION

PARIS

GROUPE DES AMIS DU MONDE LIBERTAIRE
S'adresser : 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE DES AMITIÉS INTERNATIONALES
Pour tous renseignements s'adresser, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE EMILE HENRY
Réunion tous les jeudis, de 21 h. à 23 h. 30.
Pour tous renseignements, s'adresser à J. BONNET, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE D'ETUDES ET D'ACTION ANARCHISTE
Ecrire : 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE-MICHEL
Réunion du groupe, à 17 heures précises, samedi 6 juin, 110, passage Ramey, Paris (18^e).
Ordre du jour : Compte rendu du congrès 1964, positions à prendre suite au congrès, divers.

GROUPE DE LIAISONS INTERNATIONALES
Réunion habituellement les 1^{er}, 3^e et 5^e samedis du mois.
Pour tous renseignements, s'adresser, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE JULES VALLES et GROUPE JEUNES REVOLUTIONNAIRES ANARCHISTES
Sous l'égide du groupe Jules Vallès, le rassemblement des jeunes révolutionnaires anarchistes (J.R.A.) a été créé. Le J.R.A. désire faire connaître notre Fédération anarchiste, notre journal parmi les jeunes. Réunion chaque samedi, à 14 h 30, 110, passage Ramey, Paris (18^e).
Pour tous renseignements, s'adresser à Jacques HENRI ou téléphoner à ORNano 57-89.
Chaque samedi, le J.R.A. vend le « Monde libertaire ».

RÉGION PARISIENNE

ASNIERES GROUPE ANARCHISTE
Salle du Centre administratif, place de la Mairie (deuxième et quatrième mercredis).

AULNAY GROUPE LIBERTAIRE
S'adresser 3, rue Ternaux (Paris (11^e)).

LACNY GROUPE D'ETUDES ET D'ACTION SOCIALES
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11^e), qui transmettra aux responsables.

MAISONS-ALFORT GROUPE ELISEE RECLUS
Réunion tous les vendredis, à 20 h., 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).

MONTREUIL-SOUS-BOIS ET ENVIRONS
Pour tous renseignements, s'adresser à Robert PANNIER, 244, rue de Romainville à Montreuil.

VERSAILLES GROUPE FRANCISCO FERRER
Pour tous renseignements, écrire à C. Fayolle, 24, rue des Condamines, Versailles (S.-et-O.).

GROUPE JEAN GRAVE
Ecrire au G.E.E.A., 3, rue Ternaux, Paris (11^e), qui transmettra.

PROVINCE

ANGERS-TRELAZE GROUPE ANARCHISTE
Réunion deuxième mercredi du mois au lieu habituel, Bibliothèque et Librairie.

BORDEAUX GROUPE ANARCHISTE « SEBASTIEN FAURE »
PERMANENCES, au local de la rue du Muquet : lundi : 12 h - 23 h ; mardi : 20 h - 23 h ; mercredi : 18 h - 23 h ; jeudi : 10 h - 20 h ; vendredi : 14 h - 23 h ; samedi : 14 h - 18 h.

COMMUNIQUE : Pour compléter nos collections, nous demandons à tous les camarades de la région du Sud-Ouest qui le peuvent, de nous envoyer toutes publications libertaires en leur possession.

Le groupe de BORDEAUX.
Pour tout ce qui concerne les groupes F.A., J.L. et l'école rationaliste Francisco Ferrer, s'adresser à : Peyraut Yves, 15, rue Blanqui, Cenon (Gironde)

CALVADOS GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements s'adresser à J.-P. Belliard, Ecole à Courson par St-Sever (Calvados).

CARCASSONNE GROUPE HAN RYNER
Pour tous renseignements, s'adresser à Francis Dufour, 51, rue de la Tour-d'Auvergne, Carcassonne (Aude).

GRENOBLE GROUPE ANARCHISTE-COMMUNISTE SPARTACUS
S'adresser à KERAVIS, 162, rue Léon-Jouhaux, à GRENOBLE (Isère).

GIVORS GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser à G. DARTOIS, chemin des Charmes, à GRIGNY (Rhône).

LE MANS
Les camarades intéressés par la constitution d'un groupe sont priés de s'adresser à Bernard Touchais, rue des Vergnes, Le Mans (Sarthe).

LORIENT GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser G. H., 3, rue Ternaux, Paris (11^e), qui transmettra aux responsables.

LYON GROUPE ELISEE RECLUS
Adresser toute correspondance au secrétaire AVIAS Raoul, 56, rue Pierre-Sémard, Oullins (Rhône).

GROUPE M. BAKOUNINE
Réunion tous les samedis, à 20 h 30. S'adresser à Alain THEVENET, 90, rue Vendôme, Lyon-6^e.

LILLE GROUPE ANARCHISTE « LA COMMUNE LIBERTAIRE » C.N.T., S.I.A., ESPERANTISTES - REVOLUTIONNAIRES
S'adresser à Henri WALRAEVE, 8, rue des Aubépines, à LAMBERSART (Nord).

MACON GROUPE GERMINAL

MARSEILLE
Pour prendre contact avec les groupes MARSEILLE-CENTRE, MARSEILLE-ST-ANTOINE, JEUNES LIBERTAIRE, écrire au Comité de liaison F.A.-J.L. René LOUIS, 12, rue Pavillon, 2^e étage, MARSEILLE (1^{er}).

MONTLUÇON-COMMENTRY GROUPE ANARCHISTE
Animateur, Louis Malfant, rue de la Pêcherie, à COMMENTRY (Allier).

NORMANDIE GROUPE JULES DURAND
Sections à Barentin, Louviers, Le Havre, Rouen.
A Rouen, exposés, débats publics tous les 2^e mardi de chaque mois au café Le Château d'Eau, place de Gaulle, à 21 heures.
S'adresser à A. Dauguet, 41, rue du Contrat-Social, Rouen.

NANTES GROUPE FERNAND PELLOUTIER
Secrétaire, Louis SIMIER, 44, rue de Sèvres, à NANTES (Loire-Atlantique).

OYONNAX GROUPE LIBERTAIRE
S'adresser, 3, rue Ternaux (Paris (11^e)).

THONVILLE GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, s'adresser au Groupe de Liaisons Internationales, 3, rue Ternaux, PARIS (XI^e).

TOULOUSE GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser à : J.-C. Bruno, 9, rue de Plaisance, Toulouse (Haute-Garonne).

STRASBOURG GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GENEVE GROUPE ANARCHISTE-COMMUNISTE ROMAND
Renseignements : J. UVIGNIER, 45, bd Saint-Georges, GENEVE.

LAUSANNE GROUPE ANARCHISTE
S'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11^e), naux, Paris (11^e).

LIEGE GROUPE SOCIALISTE LIBERTAIRE
S'adresser à NATALIS, 220, rue Vivegnis, Liège (Belgique).

F.A. TRESORERIE
Après le Congrès de Paris, militants de la F.A., pour notre mouvement la propagande est vitale, n'attendez pas pour régler vos cotisations au C.C.P. de la Trésorerie. Merci d'avance.
Faugerat James, 3, rue Ternaux, Paris (11^e). C.C.P. 7 334-77 Paris.
N.B. — Cotisation minimum : 1 franc par mois et par adhérent ; 12 francs par an.

LE MONDE LIBERTAIRE
Rédaction - Administration
3, rue Ternaux, PARIS-XI
Tél. : VOL. 34-08
C.C.P. Librairie Publico
Paris 11289-15
ABONNEMENT
A 12 NUMEROS
France 10,00 F.
Etranger 11,50 F.

ACTIVITÉS DES GROUPES

Le Groupe libertaire Louise Michel
Le Groupe anarchiste d'Asnières
organisent
Vendredi 12 juin 1964
à 21 heures précises
110, passage Ramey, Paris-18^e
Une causerie suivie de colloque
Sujet : Notre déclaration de principes. Structure de la F.A.
Réunion réservée aux membres de la F.A.

ASSOCIATION POUR L'ETUDE ET LA DIFFUSION DES PHILOSOPHIES RATIONALISTES
Assemblée générale des adhérents
Mardi 9 juin 1964
à 20 h 30
3, rue Ternaux, à Paris-11^e

ASSOCIATION POUR L'ETUDE ET LA DIFFUSION DES PHILOSOPHIES RATIONALISTES
Assemblée générale des adhérents
Mardi 9 juin 1964
à 20 h 30
3, rue Ternaux, à Paris-11^e

SOUSCRIVEZ
SOUSCRIPTIONS REÇUES DU 20 MARS AU 20 MAI 1964
Lemarchand René, 10 F ; Combattino, 20 F ; Umbral, 20 F ; Pro Componeros Ancians y invalidos, 10 F ; Garcia Henriette, 20 F ; Labbe Robert, 5 F ; Lesbats, 3 F ; Charbonneau Lucien, 10 F ; Rémond Maurice, 20 F ; Jullien Raymond, 10 F ; Groupe liaison internationale, 195 F ; Groupe les amis du M. L., 23,45 F ; Pezzoli André, 10 F ; Bourgeois Maurice, 10 F ; Bru José, 10 F ; Bricard Pierre, 5 F ; Groupe d'Asnières, 24 F ; Bontemps, 4 F ; Blachier, 5 F ; Glock Samson, 10 F ; X..., 1 F ; Giblin, 2 F ; Rousseau Pierre, 30 F ; Groupe de Lorient, 40 F ; Delpon Pierre, 5 F ; Delanoy, 2 F ; Sévère, 1 F ; Lantuejoul, 3 F ; Blachier, 9,10 ; Lantuejoul, 6 F ; Rollet Roger, 20 F ; Peincède Serge, 20 F ; Morel Emile, 41,20 F ; J.F. Decraene, 10 F ; Passenau Michel, 20 F ; Rollet Roger, 10 F ; Roger Baehard, 13 F ; Un ami de la Mayenne, 1,75 F ; Coulon Maurice, 10 F ; Groupe de liaison internationale, 90 F ; Blachier, 3 F ; Verrières, 46,50 F ; Un camarade du Canada, 2 dollars ; Groupe Marseille-Centre, 30 F ; Bianco René, 6,25 F ; Martinez Jacinto, 5 F ; Respat A., 10 F ; Groupe « Amis du M. L. », 14,35 ; Bianco René, 3,35 F ; Lapeyre A., 100 F ; Lesbats, 2,50 F ; Florac Francis, 4 F ; Groupe de Lorient, 70 F ; Leberche, 10 F ; Portal André, 10 F ; Vailland Bernard, 30 F.

ENTRAIDE 7^e LISTE
SOMMES REÇUES DU 20 MARS AU 20 MAI 1964
Roy Albert, 5 F ; Jourdan, 3 F ; Copelli René, 3 F ; Chalons Marie-Thérèse, 40 F ; Jourda, 3 F ; Leberche, 10 F.

BULLETIN D'ABONNEMENT
à retourner 3, rue Ternaux, Paris (11^e)
Nom
Prénoms
Adresse

Quoi de neuf au P.C. ?

LE P.C. a fait peau neuve. Son 17^e Congrès a marqué la fin du règne thorezien, long de trente-quatre ans. C'est beau ! Seulement le parti est reconnaissant et il a créé pour son Grand Chef le poste de président. Honorable retraite des cadres en somme. Mais c'est plutôt un changement dans la future orientation du P.C. qu'il faut voir. Le successeur, Waldeck Rochet, élu malgré tout à vote secret pour la première fois, n'est que de cinq ans plus jeune. On n'a pas changé de secrétaire pour cause de maladie ? Alors à d'autres !

Pour la préparation des élections à la présidence de la République, il fallait changer de cheval de bataille. Le cheval thorezien était un peu essoufflé depuis le temps. Un nouvel étalon, si on peut dire, devrait être pris.

Le P.C. va donc, avec l'aide de la C.G.T., et rappelés en passant l'élection de Krasucki (*) au Comité Central, essayer de rapprocher les travailleurs à lui. Il va essayer pour mener sa lutte à bien, ou à mal plutôt de consolider le parti avec l'aide du syndicat. Le Congrès s'est d'ailleurs prononcé pour un gouvernement des partis mais aussi des syndicats. Ainsi la politisation du syndicalisme se concrétise et va bon train. L'emprise sera beaucoup plus large encore sur les travailleurs, ce qui se rapproche des intentions d'un Gaston Defferre. Le P.C. va jusqu'à approuver même une partie de la politique gaulliste. Cela ne con-

cerne heureusement que la politique extérieure.

Ce Congrès a vu défiler de nombreux représentants des P.C. étrangers. Les divergences montrées dans les interventions ont prouvé l'importance que prenait le conflit sino-soviétique et le malaise que traduisait celui-ci au sein du communisme international.

Comme chaque année et encore plus cette fois-ci, les étudiants de l'U.E.C. ont marqué leur désaccord avec la ligne du parti. L'U.E.C. a été qualifiée de révisionniste. On a même été jusqu'à interdire à P. Khan (**) de prendre la parole et ce sans oublier les attaques qui ont été lancées contre leur journal « Clarté ». Tout cela parce que le P.C. reproche aux étudiants de vouloir flirter avec des tendances communistes divergentes comme celle du communisme italien genre Togliatti. Enfin tout cela rentrera dans l'ordre traditionnel car le parti entend mettre un terme en faisant une seule et même direction pour ses organisations de jeunes.

La vieille tendance stalinienne est abandonnée définitivement avec ce Congrès mais l'autoritarisme demeure. Rien est changé ou presque.

Avec ses empoignades, ses embrassades et ses longs, très longs applaudissements le Congrès est terminé.

Michel LAZARSKI.

* Directeur de l'organe de la C.G.T., « La Vie Ouvrière ».
** Secrétaire de l'U.E.C.

LE FASCISME REGNE A TOULOUSE

En prévision du meeting pour « L'Espagne libre » qui s'est tenu à Toulouse, Palais des Sports, nous avons passé un contrat avec une agence d'affichage (« Avenir Publicité ») afin que celle-ci nous appose 200 affiches quadruple-colombier que l'on commence à voir partout en France. Le titre en étant : « Qu'il aille au diable ». En plus de cela nous avons fait tirer 50 000 tracts destinés à être distribués quelques jours avant.

Saisie des affiches

Le jeudi 5 avril, deux policiers de la D.S.T. se sont présentés dans les locaux de l'agence précitée, munis d'une lettre du Préfet de Toulouse, et réclamant les 200 affiches qu'ils ont emportées (nous les avons remises à l'Agence il y avait à peine 2 heures). Le lendemain même, le Secrétaire de la 6^e Union Régionale de la C.N.T. écrivait une lettre au Préfet lui

demandant des explications. A ce jour, celui-ci n'a pas encore répondu.

Saisie des tracts

Après cet acte arbitraire nous avons décidé de faire tirer 50 000 tracts par une imprimerie (Imprimerie du Sud-Ouest) sise sur la place. Le jeudi 9 courant, notre camarade secrétaire de la 6^e Union Régionale de la C.N.T. prenait livraison des tracts. Il ne les avait pas plutôt déposés au siège de la C.N.T. (Bourse du Travail, 3, rue Merly) qu'il était appréhendé par les policiers de la P.J., accompagnés de gendarmes et de C.R.S. et mis en demeure de leur remettre ces paquets de tracts. Ce qu'il fit. Ces policiers étaient munis d'une lettre préfectorale de réquisition et de perquisition. Ces manières de faire, d'après M^e Yves Deschezelles, ne sont pas légales. Il aurait fallu qu'un juge d'instruction soit commis pour instruire cette affaire en même temps que la saisie des tracts.

J.-C. BRUNO.

Tract diffusé en Espagne par la « Federación anarquista ibérica », à l'occasion de « l'amnistie » accordée par FRANCO.

FRANCO A ACCORDE UNE AMNISTIE

C'est ce qu'il dit, et ce que répètent ses laquais. Que ce décret du « Caudillo » et de son gouvernement soit présenté comme un acte de générosité, est une farce grossière que seuls peuvent se permettre ceux qui ont commis tant de crimes.

Quelle nature démoniaque que celle des franquistes qui, après avoir gagné une guerre qu'ils avaient déchainée, ont bafoué la société et l'individu, en tant qu'être qui a le droit de vivre, de se développer, d'exister enfin.

Coupables d'avoir provoqué la mort d'un million et demi d'hommes, les franquistes sont ceux qui, en dernier lieu, pourraient être amnistiés par le peuple, car leur culpabilité ne fait pas faute pour réclamer ce pardon. La douzaine de généraux qui gouvernent la nation sont ceux qui ne pourront pas être amnistiés, ce sont eux qui ont le plus de comptes à rendre à l'Espagne, pour leur action fratricide.

Le bourreau — et ils le sont tous — lorsqu'il parle de pardon commet un double assassinat. Il fusille des morts.

Lorsque l'Espagne entière est une prison, lorsque nous, Espagnols, nous avons moins de liberté que les indigènes les moins évolués d'Asie ou d'Afrique, lorsque nous sommes traités comme des choses méprisables, la mascarade de l'amnistie est dérisoire et injurieuse.

La « Victoire » que commémore le franquisme a provoqué la ruine de la nation et les Espagnols en porteront le deuil durant un siècle. Ceux qui mettent à profit des « victoires » analogues ne sont pas qualifiés pour accorder une amnistie. Seuls les franquistes pourraient désirer être amnistiés un jour, s'il ne leur manquait le plus élémentaire sentiment de dignité.

Vingt-cinq années de baigne, sans avoir commis le moindre délit, sa vie brisée, sa famille détruite, sa santé altérée et se retrouver un jour dans la rue — ce qui n'est d'ailleurs pas la liberté, puisqu'elle n'existe pas ici — amnistié. Même Néron n'aurait osé le faire.

La F.A.I., et avec elle tous les anarchistes, fidèle expression des plus hautes valeurs humaines, avant-garde de la défense de l'homme face à la bête, dénonce devant le peuple espagnol la fausseté de cette « amnistie ».

En Castille, le 3 avril 1964.
FEDERATION ANARCHISTE IBERIQUE
Le Comité Péninsulaire.

LES GRÈVES D'ESPAGNE

Que se passe-t-il en Espagne ? En suivant les informations de la presse quotidienne, à quelques exceptions près, l'Espagne vit dans le calme le plus complet : aucune préoccupation ne vient troubler ce paradis du tourisme bon marché, tourisme — dirons-nous mieux — de la honte, puisqu'il ne sert — tant que la classe ouvrière espagnole connaît à peu près la misère des pays sous-développés, avec le niveau de vie le plus bas de l'Europe et ne peut pas jouir elle-même du droit aux vacances — que d'appoint au régime. Pour cette presse, les souffrances du peuple ont peu d'importance et elle nous rapporte plutôt de l'Espagne des échos de la chronique mondaine, en consacrant des longues colonnes au mariage d'un Hughes quelconque, devenu le prétendant au trône à titre de « chef » de la branche carliste, ou en faisant état des déclarations des autres prétendants, les fils du dernier roi (Alphonse XIII), c'est-à-dire D. Juan et D. Jaime, qui se font une petite guerre publicitaire sans qu'aucun des deux ait le moindre intérêt pour le trône, mais pour l'argent, et enfin nous racontant les voyages du fils de D. Juan, le prince Juan Carlos établi en Espagne avec la bénédiction de Franco. Cependant il se passe des choses bien plus importantes : il y a un peuple qui bouge, qui se manifeste, qui lutte pour la liberté. C'est à cela que nous pensons, et nous nous faisons un plaisir d'insérer la chronique suivante que nous venons de recevoir de l'autre côté des Pyrénées.

Depuis plusieurs semaines, le mouvement de grève tient ferme dans les Asturies. Les premiers arrêts de travail se sont produits dans les mines de façon échelonnée, et, petit à petit, la grève a atteint l'ensemble du bassin houiller (Fondón, San Nicolas, Pumarabule, Turón, Figaredo, Veguín, etc.). Au début du mois, le chiffre des grévistes s'élevait à 40 000. Devant un tel développement, les autorités, déjà en ridicule — puisque leurs promesses de considérer la situation des mines et accorder des nouveaux avantages aux producteurs, n'avaient pas pu arrêter le courant de protestations qui grondait depuis les grèves de l'été dernier — ont voulu appliquer la main forte. Elles savaient que des simples mesures d'intimidation ne seraient pas suffisantes pour mettre fin au conflit, mais elles devaient aussi réfléchir aux conséquences d'un recours aux procédés drastiques d'autrefois, car cela irait à l'encontre de la propagande sur la libéralisation du régime... et, alors, l'espoir de l'entrée dans le Marché commun pourrait s'éloigner pour longtemps.

Ainsi, tout en faisant croire que le conflit ne le tracassait pas, le gouvernement donna des ordres précis de répression : des recherches ont été pratiquées chez les mineurs signalés par leurs antécédents révolutionnaires, ou bien chez les jeunes suspects d'être en rapport avec des organisations clandestines, qui ont été suivies d'arrestations ici et là, et de concentrations de forces pour parer à toute éventualité. D'autre part, les entreprises touchées par le conflit (notamment la Nespral, Tres Amigos, Respinédo, Carbones de Langreo, La Nueva, Hulleras de Turón, Minas Figaredo, Hullera Española, Minas Dominica et Llori, Hullera de Veguín et Oloniego, et Minas de Riosa), durent afficher des mesures de suspension d'emploi pour tous ceux qui avaient manqué au travail.

Malgré cela le mouvement de grève a pris une plus grande extension dans les mines (La Encarnada, Musel, Llamas, Solvay, El Valle, Sueros, Reservada, Vicentina, Malatos, etc.). Il a même atteint d'autres secteurs (tous les établissements de la Duro-Felguera, usines de Mieres, Langreo et Siero, ainsi que les ateliers Moreda-Gijón). Simultanément d'autres arrêts de travail se sont produits dans les provinces du nord de l'Espagne, à Bilbao — où déjà les manifestations du Premier Mai avaient mobilisé près de cent mille travailleurs — et à Santander,

de même que dans le centre (Puertollano) et le sud (Riotinto).

Mieux qu'aucune autre forme d'action, les grèves et la rapidité avec laquelle elles se sont répandues, ont prouvé la fragilité du régime. Celui-ci, comme on le sait, ne reconnaît pas aux ouvriers le droit de se mettre en grève, mais la grève se fait partout. Délivrés de la peur, les ouvriers ne tiennent plus compte des interdictions, ils s'arrêtent quand ils veulent, donc ils font reculer le gouvernement. Cela, certes, ne suppose pas que la partie soit déjà gagnée, c'est simplement un signe de changement, un choix. Mais quoiqu'il reste encore de nombreuses difficultés à vaincre, cette prise de conscience de la classe ouvrière représente en quelque sorte le renouvellement de l'espoir.

Notons que ce qui a déconcerté surtout le gouvernement, c'est le fait d'avoir posé le problème de la liberté syndicale. Jusqu'à présent, tous les remous ouvriers avaient comme justificatif les revendications économiques; aujourd'hui, quoique ces revendications soient toujours justifiées, la demande de liberté d'association met en cause le système vertical, c'est-à-dire le corporatisme étatique. Celui-ci est tellement discrédité que personne n'ose plus le défendre. Nous l'avons bien vu au dernier congrès, où le mot « national-syndicalisme » a été relégué pour adopter une appellation moins voyante : « syndicalisme national ». Avec ça on a fait quelques retouches de façade, mais l'appareil est toujours le même. Rien d'étonnant donc que des jeunes ouvriers aient eu le courage de se présenter devant les congressistes officiels en criant, comme les mineurs asturiens : « Liberté syndicale ! »

C'est sous ce drapeau que vont se produire les nouvelles manifestations ouvrières, soit par des grèves ou par d'autres actions. La discrimination faite dernièrement par le gouvernement en accordant certains avantages aux grévistes non « politisés », c'est-à-dire ceux qui avaient présenté des revendications économiques, et non aux autres — les mineurs — qui réclament en premier lieu le droit d'association, ne servira qu'à augmenter l'impopularité du régime. Nous croyons d'autre part que l'Alliance syndicale a gagné et gagnera encore bien des sympathies en diffusant le slogan de « liberté syndicale ». Certes, d'autres, notamment certains catholiques opportunistes, font de la surenchère avec le même slogan et essaient de diriger vers leur moulin le mécontentement ouvrier, mais le véritable élément moteur de la lutte ouvrière contre le monopole syndical phalangiste — surtout aux Asturies — c'est l'Alliance, c'est l'unité d'action des vieilles centrales syndicales.

Nous ne pouvons pas prédire ce que pourra durer encore le conflit. Nous sommes déjà surpris qu'il ait pu tenir si longtemps, car vous en conviendrez, un mois et demi sans travail, ce n'est pas peu de chose dans un pays où les organisations vivent dans la clandestinité, sans caisses de résistance et sans la moindre possibilité d'effectuer une véritable campagne de solidarité. A vrai dire, la solidarité s'est manifestée entre les travailleurs asturiens eux-mêmes qui ont su tirer le meilleur parti des conditions économiques particulières de la région où bien souvent l'ouvrier est autant mineur que paysan. S'ils ont donc tenu le coup pendant six semaines, ils tiendront — et le gouvernement le sait pertinemment — jusqu'aux limites de leurs forces. Entre-temps, il se peut que l'action s'organise de façon plus ample dans les autres régions; mais cela n'est pas sûr. Il faudrait à notre avis, des moyens plus importants que ceux que les organisations ouvrières possèdent. Ne serait-ce donc pas l'heure que les travailleurs français et d'autres pays leur prêtent leur aide pour pouvoir développer la lutte pour la liberté de l'Espagne ? Nous le pensons !

FERGOPE.

Madrid, mai 1964.

LE CONGRES DE LA FEDERATION ANARCHISTE,

REUNI A PARIS

LES 16, 17 ET 18 MAI 1964 :

SALUE fraternellement les organisations sœurs de langue espagnole en exil ainsi que les camarades qui mènent le combat à l'intérieur contre la dictature de Franco ;
S'INSURGE contre la menace qui

pèse en Belgique sur notre camarade ABARCA auquel il exprime son entière solidarité ;

SE DECLARE décidé à appuyer la campagne du Comité pour l'Espagne Libre.

UNE LOI SCELERATE MENACE NOS LIBERTÉS

Sous ce titre, l'Association contre le danger radiologique animée par notre camarade Pignero élève cette magistrale protestation : « Le 15 avril 1964, le Parlement a voté à l'unanimité le projet de loi qui rend obligatoire la vaccination contre la poliomyélite (consultez le « J.O. » du 16 avril). M. Fanton, député U.N.R., avait proposé que fussent punis d'amende et de prison ceux qui s'opposeraient à toute vaccination obligatoire ; cet amendement Fanton n'avait pas été proposé en commission. Le ministre de la Santé a fait valoir à ce député-gendarme que son amendement était une atteinte trop grave à la liberté d'expression. Le ministre a proposé aux députés soit de reporter la proposition Fanton pour une discussion ultérieure en commission, soit d'adopter son propre amendement. Ce der-

nier a été adopté immédiatement ! Il prévoit que toute propagande ou publicité orale, écrite, imprimée, faite dans les lieux ou réunions publics en vue d'inciter la population à se dérober à une vaccination obligatoire quelconque sera punie d'amende et de prison. Sauf amendement du Sénat accepté par l'Assemblée nationale en seconde lecture, ce projet sera donc adopté définitivement. Je m'élève absolument contre cette LOI

SCELERATE :

— parce qu'elle interdit de faire valoir les dangers de la vaccination antipoliomyélitique, dangers réels et constatés par des médecins dans des revues médicales ;
— parce qu'elle interdit tout progrès

dans l'étude des vaccinations, le progrès n'ayant lieu en toutes choses que par opposition raisonnée au conformisme ;
— parce qu'elle transforme tout refus raisonné des vaccinations en un simple refus d'obéissance, les tribunaux n'ayant plus à discuter alors du bien-fondé des vaccinations obligatoires, mais seulement du refus d'obtempérer à la loi ;
— parce qu'elle est un chaînon dans la chaîne qui lie nos libertés. Après l'amende et la prison pour ceux qui s'opposent aux vaccinations obligatoires viendra l'amende et la prison pour ceux qui s'opposent aux examens radiologiques systématiques.
La liberté est indivisible. La défense des libertés est indivisible.
Le problème est remarquablement posé et l'on ne saurait mieux dire.

Flash

Le journaliste - flic n'est pas un mythe. La preuve « Nice-Matin » nous la fournit.
Dans son numéro du 2 mai, au beau milieu de la page 3, avec photo, sous le titre : « Notre collaborateur percuté un platane et se tue », on peut lire :
« Un stupide accident a mis fin à l'activité du directeur de Corse d'aujourd'hui... Il était également correspondant de notre journal pour la Corse. »
Et Nice-Matin ajoute ingénument : « Il était professionnellement officier de police principal aux Renseignements Généraux ». Nice-Matin est trop bavard.

A rebrousse-pail par P.-V BERTHIER

Si l'on en croit la Constitution, nous avons un Etat laïc. Mais si l'on en juge par la réalité, nous avons un Etat cagot.

L'archevêque de Paris, s'étant avisé, après de minutieux calculs, qu'il manquait cent quarante-deux églises dans son diocèse — pas une de plus, mais surtout pas une de moins, — a lancé un appel au peuple pour que Dieu, qui en a assez de coucher à la belle étoile, possède bientôt ces cent quarante-deux H.L.M. (Hauts Lieux du Mensonges) supplémentaires.

Et quel appel ! Tous les quotidiens à grand tirage favorisés d'une page entière de publicité ! Quand on sait combien il est difficile d'obtenir — dans cette presse pourrie issue de la « libération » — un entrefilet de trois lignes (et en 6, encore !) pour annoncer une réunion « de gauche »...

Dieu dit au roi : Je suis ton Dieu,
Je veux un temple.
C'est ainsi, dans l'azur où l'astre
Le contemple,
Que Dieu paria — du moins le prêtre
L'entendit.
VICTOR HUGO,
la Légende des siècles.

Le mot d'ordre donné est : une église par 6 000 habitants — croyants ou non.

Or, les journaux n'ont pas manqué de mettre l'accent sur ce détail qui, comme dit l'autre, a son importance,

et que nous reproduisons d'après un des benoîts organes qui ont publié cette pieuse page :

« Les versements peuvent être déduits du revenu déclaré, à concurrence de 0,50 % de celui-ci. En ce qui concerne les sociétés, ils peuvent être déduits du bénéfice imposable à concurrence de 1 % du chiffre d'affaires. Les donations, les dons et les legs pour les nouvelles églises sont exonérés de tout droit de mutation. »

Tels sont les avantages fiscaux que l'Etat « laïc » accorde à ceux qui veulent au secours de l'Eglise romaine.

Une question se pose : en cas de construction d'une loge maçonnique, la même déduction serait-elle accordée ? Et quand les centaines de milliers d'immigrés musulmans exigent une mosquée par 6 000 habitants, les souscripteurs bénéficieront-ils du même privilège ? Ou y aura-t-il discrimination ? La rupture du statut laïc permet de se le demander. Et quel dégrèvement vous serait-il consenti si vous vous contentiez de souscrire à l'installation d'un foyer populaire, d'une permanence libertaire, d'une coopérative ou d'une Bourse du travail ?

Remercions Dieu, mes très chers frères, de nous donner pareil Etat, et pareille laïcité !

Dans le même temps où paraissait à profusion la réclame pour les cent quarante-deux églises, le tribunal de Versailles condamnait un pauvre homme, un père de famille, qui, ne sachant où abriter les siens, avait construit — sans autorisation — une humble maisonnette dans un terrain vague !

Les juges, notons-le, furent cléments : ils prononcèrent une peine d'amende avec sursis et n'ordonnèrent pas — bien que la loi leur en donnât le droit — la démolition de la cabane.

Domage ! Avec les matériaux récupérés, on aurait pu élever la moitié d'une chapelle dans l'une des cent-quarante-deux églises dont Dieu exige la construction pour ses ouailles de la banlieue rouge.

P.-V. BERTHIER.

P.S. — Nous avons reçu d'une prêtre de l'Oratoire une très remarquable lettre relative à notre article sur le nudiste Alanic (le Monde libertaire, n° 100). Il écrit notamment : « J'ai été longtemps éducateur de jeunes gens, puis de jeunes filles, dans différents internats ; et il m'a toujours paru assez facile de combattre efficacement quelques égarements de la puberté et même de la première jeunesse (souvent plus audacieux) en parlant de la délicatesse des transformations, de l'éducation du goût et de la grandeur des prochaines amours. L'éducation physique et le soleil m'ont semblé en accord avec cet enseignement, plus que les précautions d'une honte embarrassée et ma-

ladroite (...). Il me semble que le nu intégral devrait être obligatoire en classes d'éducation physique, à partir de l'adolescence, comme il l'est nécessairement à l'heure des douches (...). En toute rigueur, le nu devrait être interdit aux êtres trop disgraciés, dont les défauts augmentent souvent avec la maturité (nos plages sont parfois écœurantes...) (...). Si l'on donne au mot « érotique » le sens général d'évocation de l'âge de l'Eros, je concède que le nu à l'éducation physique, aux bains de soleil, sur la Côte d'Azur, etc., peut s'accompagner d'un certain tremblement doré de l'imagination (...). Le charme poétique du nu des jeunes n'est pas un défaut, mais une qualité. »

Des esprits étroits ou chagrins s'étonneront peut-être qu'en post-scriptum d'un « billet » anticlérical nous citions avec sympathie la lettre d'un prêtre. Ceux qui professent encore de tels étonnements ne comprennent rien à la complexité multiple et paradoxale de la vie.

Mais quelle différence entre ce que nous écrit notre correspondant, prêtre de l'Oratoire, et ce qu'a fulminé dans sa récente lettre pastorale, publiée sous forme d'une brochure de cinquante pages, Mgr Antonio, évêque des îles Canaries : « Dieu, qui a créé nos plages, ne les a pas faites pour qu'elles deviennent des lieux d'orgie où des hommes à demi-nus et des femmes en deux-pièces, sans moralité ni pudeur, ofusquent le pur regard de nos enfants et allument chez nos adolescents la flamme de l'instinct sexuel (...). Ces exhibitions impudiques mettent nos enfants en état de péché constant et nous forcent à nous considérer, nous, gens décents d'Espagne, en état de légitime défense » ! (France-soir, 10-11 mai 1964.)

Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà ! Pascal le remarqua. Bardem le montre dans son beau film Une femme est passée. Un prêtre français et un évêque espagnol le prouvent ! — P.-V. B.

Les théories et les faits dans le marxisme ►

YVES Peyraut rappelait, dans le numéro d'avril du « Monde Libertaire », les contradictions théoriques et pratiques qui ont caractérisé les thèses et les promesses de Lénine, et son attitude réelle dans les faits. Théoriquement, Lénine apparaît comme le partisan d'une véritable démocratie révolutionnaire, à laquelle les libertaires mêmes peuvent adhérer sans hésiter — certains s'y tromperont, en Russie et ailleurs, en 1917 —. Pratiquement, il est le négateur le plus absolu de la liberté. Sous prétexte que c'est non plus le prolétariat, ni même des ouvriers industriels dans l'ensemble, mais l'avant-garde du prolétariat (c'est-à-dire le parti communiste) qui doit mener la révolution, il se produit un retournement complet de ce qu'on était en droit d'espérer. Ce tour de passe-passe a été, et continue d'être, une des nouveautés introduites par le marxisme léniniste à la théorie de la révolution sociale. Aux exemples donnés par Yves Peyraut, je veux en ajouter un autre (contradiction entre la théorie et la tactique), que j'eus l'occasion d'apprendre lorsque, en 1921, je fus délégué par la confédération nationale du travail d'Espagne au Congrès constitutif de l'internationale syndicale rouge (1). Dans les textes d'abord. Peu auparavant avait eu lieu le 8^e congrès du parti communiste russe, dont parle Yves Peyraut et sur lequel pesait l'insurrection des marins de Kronstadt. Principaux artisans de la victoire bolchevique contre Kerensky, ceux-ci, devant trois ans d'expérience décevante, s'étaient soulevés contre la dictature toujours plus odieuse

du parti qui, après s'être emparé du pouvoir grâce à eux, détruisait systématiquement les autres mouvements révolutionnaires, et en exterminait tous les membres, supprimait les libertés les plus essentielles pour tout ce qui n'était pas lui, et instaurait, avec la collaboration des policiers du tsarisme savamment racolés, une dictature totalitaire dont le stalinisme ne fut que l'aboutissement logique.

On discuta à ce congrès de cette insurrection gênante et de la répression dont Trotski avait été le principal artisan. Comme toujours, ce fut Lénine qui l'emporta, mais non sans qu'une discussion eut lieu avec les membres de ce qui fut appelé alors « l'opposition ouvrière ». Celle-ci, dont les principaux leaders furent Alexandra Kollontai et Chlappnikoff, demandait que les syndicats ouvriers fussent transformés en organisateurs directs de l'économie. Appliquant la théorie marxiste de la suprématie de l'économique sur le politique, elle considérait que les institutions économiques devaient avoir le pas sur les institutions politiques. Les quelques membres présents de l'opposition ouvrière distribuèrent une brochure de 24 pages, denses d'argumentation et de texte, et la discussion eut lieu. Elle se termina par le vote d'une résolution présentée par Lénine. Je ne me souviens plus du texte intégral, mais je me rappelle des phrases suivantes : « considérant que l'opposition ouvrière représente la défense des théories petites bourgeoises et anarchistes... le congrès décide qu'il est nécessaire de créer

une lutte implacable et systématique contre cette fraction ».

Le rapprochement entre la petite bourgeoisie, nécessairement contre-révolutionnaire, et l'anarchisme était devenu chez Lénine une habitude, une méthode, un leitmotiv qui portait ses fruits. Il s'ensuivait une politique concordante de persécutions et d'extermination. C'était une logique « dialectique » pour employer le jargon marxiste. C'était surtout une malhonnêteté écœurante. Nous eûmes l'occasion de voir confirmer cette tactique et ces procédés, lorsque nous intervenîmes pour demander la liberté des anarchistes emprisonnés qui faisaient la grève de la faim dans la prison de Boutirki. Pendant deux mois, mes interventions, même pour voir nos camarades et parler avec eux, avaient été vaines. Il y avait moins de liberté à Moscou que dans la Barcelone que je venais de quitter sous la domination et la célèbre abominable répression du général Martinez Anido et de l'amiral Arlegui. Voyant que nous allions repartir pour l'occident sans avoir arraché à leurs geoliers un seul des emprisonnés, huit à neuf délégations syndicales d'autant de nationalités, décidèrent d'aller voir Lénine en personne.

Après avoir successivement accepté, puis refusé, le créateur du totalitarisme qui sévit en Russie nous reçut au dernier moment.

Il savait que parmi nous se trouvaient des anarchistes représentant des organisations syndicales révolutionnaires puissantes. Il ne fallait

pas couper les ponts, afin d'exploiter de telles forces.

Aussi l'argumentation de Lénine ne fut pas que les anarchistes étaient des petits bourgeois ou s'apparentaient à la petite bourgeoisie, mais que deux courants s'étaient constitués dans l'anarchie internationale ; l'un deux deux partisans de la guerre l'autre opposé à la guerre ; le premier s'avérant l'ennemi de la Révolution russe (qu'il confondait avec la dictature de son parti), le deuxième, partisan de cette révolution et, par conséquent, de la dictature communiste. L'argumentation était si habile qu'une partie des délégués, non anarchistes, s'y laissât prendre.

Tant Lénine, dans la discussion qui suivit, que Boujarin dans son audacieuse intervention, faite quelques jours plus tard au Congrès de l'Internationale syndicale rouge, trouveront un autre argument : les anarchistes occidentaux étaient indiscutablement des idéalistes, des révolutionnaires véritables, tandis qu'en Russie les anarchistes n'étaient que des bandits.

Comme, surtout à ce Congrès, la majorité des délégués ignoraient ce qui s'était passé en Russie et qu'elle avait été l'activité réelle des anarchistes russes, cela embarrassait fort les indécis, d'autant que les délégués d'U.R.S.S., tous naturellement communistes, soulignaient de leurs applaudissements les paroles de Boujarin qui représentait le Politbureau. Malgré tout, après un scandale formidable, nous pûmes obtenir le droit de réponse.

Ces faits et combien d'autres, montrent que l'immoralité et le

XII. - LE MESSIANISME

par Maurice FAYOLLE

Le messianisme est, par définition, l'attente du Messie — du Sauveur — qui doit délivrer l'humanité de tous ses maux. Par extension, le messianisme se traduit par une projection de l'esprit humain qui, partant d'un présent déterminé et réel, mais insatisfaisant dans sa forme, imagine un avenir indéterminé dans le temps, mais déterminé dans sa forme : la perfection.

Curieusement, deux grandes philosophies des temps modernes se rejoignent dans cet esprit messianique, dans cette représentation spirituelle d'un monde parfait : le christianisme, qui situe cette perfection dans « l'autre vie », c'est-à-dire au Ciel, et le marxisme, qui la situe sur cette terre, grâce à l'instauration mondiale de la société communiste.

Curieusement, ai-je écrit, car ces deux philosophies, pour aboutir à des résultats, sinon identiques, du moins parallèles, partent de postulats diamétralement opposés, contradictoires et inconciliables.

Toute la théologie chrétienne est basée sur cette affirmation première de sa cosmologie, à savoir que Dieu, Être suprême, éternel et parfait, préexistant à toute matière, a créé le monde. Mais ce monde, création d'un être parfait, n'offre pas l'image de la perfection. Pour justifier cette contradiction, la théologie chrétienne nous offre l'explication du Pêché Originel : l'homme et l'homme seul est responsable de sa propre déchéance. Dès lors, son existence terrestre ne saurait être que l'expiation de sa faute première : son bonheur n'est pas de ce monde. Pour obtenir le pardon divin et gagner la Cité lumineuse de la béatitude éternelle, le pécheur doit professer la plus profonde humilité, accepter la souffrance comme une punition méritée et suivre la voie du renoncement total, dont la mort terrestre constitue la suprême étape : qu'importe le corps, l'âme seule est à sauver. Cette conception philosophique débouche sur le fixisme (ce qui a été, est : ce qui est, sera) qui impose l'acceptation, la résignation — c'est-à-dire l'immobilité (1).

A l'opposé, la philosophie marxiste repose sur le matérialisme et l'évolution. Pas d'être suprême et, partant, pas de création. La matière, préexistante de toute éternité, se transforme, la vie surgit à un certain stade de son évolution et l'esprit lui-même n'est qu'une forme de la matière. Toute la philosophie marxiste repose donc sur la notion du mouvement (ce qui a été, n'est plus ; ce qui est, ne sera plus), c'est-à-dire sur le changement, la transformation, l'évolution. Ainsi, à l'opposé de la philosophie chrétienne, qui est statique, la philosophie marxiste est dynamique.

D'où vient alors que ces deux philosophies, si divergentes dans leurs conceptions, se sont rejointes dans le

même esprit messianique et que, à quelques siècles de distance, Staline ait marché sur les traces sanglantes de Torquemada ? Pourquoi, aux grésillements des sinistres bûchers de la Sainte Inquisition, l'Histoire a-t-elle fait écho en faisant claquer dans la Russie marxiste les détonations des pelotons d'exécution et des coups de revolvers dans la nuque ? Pourquoi la lente agonie des « traîtres » dans les camps de concentration sibériens a-t-elle fait suite à l'agonie des « hérétiques » dans les cachots de la Sainte Eglise ?

Le socialisme marxiste se qualifie de « scientifique » par opposition à la philosophie hégélienne, d'où il a tiré sa substance, et au socialisme dit « utopique », tous deux condamnés sous l'infamante accusation « d'idéalisme ». Or, si Marx a tiré du passé de l'Histoire une méthode (le matérialisme historique), qui permettait, au moins dans une certaine mesure, d'expliquer l'évolution de ce passé, il a voulu (et plus encore ses successeurs que lui-même) prophétiser l'avenir en conférant à cette méthode les vertus infallibles d'une Vérité éternelle. Ce faisant, Marx tournait le dos à la méthode scientifique à laquelle il prétendait. Car la méthode scientifique ne repose que sur l'expérience, se refuse à la prophétie et s'en tient aux vérités relatives du moment, considérées comme des « hypothèses » vraisemblables, comme des outils de travail, comme des éléments de recherches qui permettent de progresser vers de nouvelles découvertes, c'est-à-dire de nouvelles « vérités ».

La sociologie, science parmi les autres sciences, ne saurait procéder d'une autre discipline sans, précisément, tourner le dos à la science. En prétendant déterminer l'avenir en fonction du passé et du présent, Marx et ses disciples abandonnaient la méthode scientifique pour se jeter dans le prophétisme — rejoignant ainsi par un singulier détour la philosophie chrétienne. Ce faisant, ils jetaient les bases, non d'une science, mais d'une religion. Car l'avenir, surtout à long terme, est insaisissable et Marx ne pouvait prévoir, au siècle dernier, les prodigieux développements de la technique, d'où une série de prédictions erronées qu'est venue démentir l'évolution accélérée du monde.

Mais si la science reconnaît ses erreurs en les dépassant, la religion, elle, s'y refuse obstinément. Ce qui est dit, est dit. Dès lors, elle prétend plier la réalité présente à sa conception prophétique du devenir : au dieu céleste du christianisme, Marx a substitué le dieu historique du matérialisme. Les conséquences ne pouvaient plus que s'identifier : sacrifier le présent au nom de l'avenir. Torquemada brûlait les corps pour mieux vouer les âmes aux béatitudes du bonheur céleste. Staline décimait ses contempo-

ains pour mieux vouer leurs descendants aux béatitudes futures du bonheur terrestre : dans les deux cas et pour les mêmes raisons, la révolte contre l'injustice plongeait dans le meurtre du présent au nom d'une justice à venir.

C'est l'aboutissement inévitable de tout messianisme religieux ou social. A partir du moment où l'on schématise l'avenir dans le cadre précis d'un devenir déterminé, on nie le présent au nom de l'avenir. Et, se proclamerait-on « scientifique », on nie la science — qui ne peut admettre que l'expérience — au nom d'une Vérité, dont le propre est, précisément, de refuser l'expérience et ses enseignements : tout messianisme débouche nécessairement sur le Dogme, l'immobilité et le refus de la réalité.

C'est l'aventure — et la contradiction — du marxisme qui, partant de postulats valables : le matérialisme et le mouvement, a débouché sur la négation du matérialisme en exaltant le culte de la personnalité et la négation du mouvement en fixant un terme à ce mouvement : la perfection atteinte (en langage marxiste : la fin des contradictions) (2). Christianisme et marxisme se rejoignent ainsi dans la prophétie de la Terre Promise, au Ciel pour les uns, sur la Terre pour les autres, mais toujours au-delà — au-delà du présent.

Toute philosophie sociale, toute sociologie véritablement scientifique doivent prendre garde de tomber dans ce piège : définir une fin. Prédire une société parfaite, c'est fixer un terme fictif à l'Histoire — qui ne saurait avoir d'autre terme naturel que la disparition de l'espèce humaine. C'est, finalement, tomber dans cette contradiction absurde de nier le mouvement de demain au nom du mouvement d'aujourd'hui, de refuser l'Histoire présente au nom de l'Histoire à venir !

Une sociologie scientifique ne peut se fonder que sur l'étude du passé, l'expérience du présent et l'hypothèse de l'avenir. Elle doit se refuser à toute Vérité prophétique au profit des vérités relatives, tout dogme au profit d'un inventaire des possibilités et des probabilités : seule, en définitive, l'expérience pourra dire si elles étaient valables ou fausses. En d'autres termes, la vie sociale doit être considérée comme un laboratoire permanent où dans un présent en mouvement, les chercheurs étudient ce qui peut être en fonction de ce qui a été : le résultat de leurs recherches ne peut, en aucun cas, prendre l'abusif valeur du dogme, mais doivent seulement être considérées comme des hypothèses vraisemblables, qu'il reste à vérifier.

En cédant au certige finaliste, christianisme et marxisme ont identiquement sombré dans le messianisme et plongé dans le meurtre collectif du

présent au nom d'un avenir prophétique : c'est seulement en se refusant de définir une fin qu'on peut garder la liberté de choisir les moyens.

C'est dans cette perspective que doit s'élaborer un socialisme authentiquement scientifique — un socialisme qui demeurera à la mesure de l'homme vivant.

N. B. — Au moment où je termine cet article, je lis dans « Le Monde » du 6 mars 1964 un article de Roger Garaudy relatif aux semaines de la Pensée Marxiste de Paris et de Lyon.

En tentant, après la sanglante tragédie stalinienne (qui ne fut pas une dissertation philosophique, mais une réalité historique) une réhabilitation du marxisme et de ses « authentiques valeurs spirituelles », M. Garaudy dit d'excellentes choses. Entre autres : « Le communisme, pour les marxistes, n'est pas la fin de l'histoire, mais la fin de la préhistoire » et que le marxisme « procède d'hypothèses rectifiées en hypothèses rectifiables ». Bravo ! Malheureusement pour M. Garaudy, ce qui fut rectifié en Russie marxiste, ce ne furent pas les hypothèses, mais quelques millions d'individus, exterminés, justement, pour ne pas avoir reconnu à ces « hypothèses » la valeur d'une Vérité immuable et pour ne pas avoir considéré le marxisme léninisme comme un credo annonçant la société idéale... Et ceux qui échappèrent à l'inquisition marxiste ne durent leur salut qu'au silence ou au reniement.

Durant ces semaines de la Pensée Marxiste, chrétiens et marxistes se sont, paraît-il, couverts de fleurs. Rien d'étonnant : qui se ressemble en dogmatisme, se rassemble aux pieds des potences !

(1) *Théorie aujourd'hui si manifestement erronée dans tous les domaines de la science que certains esprits religieux tentent de la renouveler. D'où les efforts du Père Theillard de Chardin, pour concilier les théories contradictoires du créationnisme et de l'évolutionnisme, pour faire entrer le mouvement (notion révolutionnaire) dans l'immobilisme théologique (notion conservatrice).*

(2) *Le problème à résoudre n'est pas de supprimer les contradictions (qui, sous quelque forme que ce soit, existeront toujours, puisqu'elles sont la conséquence naturelle du mouvement), mais de créer une société où elles puissent être rééquilibrées constamment au niveau d'une libre et permanente confrontation de l'individu avec lui-même et avec ses semblables.*

Erratum

Au mois de mars, une erreur dans le titre de l'article de Maurice FAYOLLE a été commise. Il fallait lire :

Fédéralisme, Autonomie, Sécession

et non Fédéralisme, Autonomie, Décision.

Nous nous en excusons auprès de nos lecteurs.

► Les théories et les faits dans le marxisme (suite)

cynisme politiques ont caractérisé l'activité pratique du parti communiste dès les débuts de la Révolution russe et que, si l'on peut citer des textes prometteurs de liberté, il y en a d'autres qui justifient l'esclavage. Il y a surtout les faits concrets, systématiques, qui sont à l'opposé des promesses théoriques.

Mais cela est-il nouveau dans l'histoire du marxisme ? Nullement. Une littérature abondante s'efforce depuis longtemps de nous prouver que le marxisme (c'est-à-dire, dans ce qui nous préoccupe, la pensée de Marx), était ennemi de la dictature et aboutissait à une société sans classes et sans Etat.

On peut soutenir cette thèse et prouver documentalement que Marx et Engels aboutissaient à l'anarchie. Tels textes d'Engels sur la société et l'Etat ressemblent beaucoup à tels textes écrits — auparavant — par Bakounine. Mais, hélas ! Marx a écrit tant de choses qu'on peut lui faire dire tout ce qu'on veut.

Surtout, c'est lui qui a, le premier, opposé l'action pratique à la théorie. Il a pris une part importante à la

fondation de l'Internationale, mais en entraînant le socialisme à la conquête du pouvoir par la politique parlementaire ; il a divisé cette Internationale en partis socialistes nationaux, qui sont devenus — il devait en être ainsi — nationalistes ou du moins patriotes, jusqu'aboutistes et militaristes. Il a proclamé la suppression des événements sur l'action ou la volonté des individualités.

Tout marxiste qui se respecte répète et affirme cette doctrine essentielle, mais pour la faire accepter du Conseil général de Londres, l'auteur du « Capital » a eu recours aux intrigues les plus basses, aux campagnes personnelles les plus perfides contre les hommes qui, dans la Fédération jurassienne en Espagne, en Italie, avaient organisé les sections les plus vivantes de l'Internationale.

L'usage de la calomnie, contre les révolutionnaires qui ne se pliaient à sa volonté, revêtait alors une telle ampleur et une habileté si déconcertante que Bakounine et James Guillaume n'en furent pas les seules victimes, mais aussi Lassalle, Herzen et combien d'autres. Et je passe sur

tant de procédés que la morale et le sens de l'honneur les plus élémentaires réprouvent avec indignation. Le livre de James Guillaume « L'Internationale, Document et Souvenirs » est, à ce sujet, une source d'informations extrêmement précieuses (2).

Où, il y a la doctrine du matérialisme historique, les conceptions philosophiques et dialectiques, les savantes dissertations économiques — si souvent discutables — tout un monument théorique qui en impose à ceux qui se cantonnent dans les études intellectuelles pures, ou qui entrent sans aller à fond dans le jeu du parti. Mais il y a aussi les faits historiques qui n'ont rien à voir avec la doctrine. Il y a la pire dictature exercée au nom de la démocratie « populaire », la promesse de la disparition de l'Etat par son dépérissement, et en même temps, la constitution du totalitarisme d'Etat, l'appel aux autres forces révolutionnaires et l'anéantissement de ces forces quand la victoire est acquise, en les accusant naturellement, de faire le jeu de la contre-révolution ou de s'être vendues aux impérialismes.

Il y a, en un mot, les théories et les pratiques traditionnelles, qui remontent jusqu'à Marx. Il convient de ne pas l'oublier.

GASTON LEVAL

(1) *La C.N.T. espagnole se retira bien vite de cet appendice de l'Internationale communiste.*

(2) *Le comportement de Marx envers Proudhon est un autre exemple. En 1844 Marx commenta avec beaucoup d'éloges dans la Sainte Famille, le livre de Proudhon : « Qu'est-ce que la propriété ? » « Il a, disait-il, la même portée scientifique pour l'économie politique moderne que l'écrivit de Sieyès : « Qu'est-ce que le Tiers état ? » pour la politique moderne... » « Proudhon écrit en parlant d'un intérêt réel, historique, celui des masses... Non seulement il écrit dans l'intérêt des prolétaires, mais il est prolétaire, ouvrier. Son œuvre est le manifeste scientifique du prolétariat français. »*

Mais peu après, Marx, installé en France, demandait à Proudhon d'entrer dans le cercle de ses activités. Proudhon refusa. Et en juin 1847 paraissait « La misère de la philosophie » où Marx attaqua la pensée de Proudhon avec une malignité qui étouffa et indigna de nombreux socialistes de l'époque.

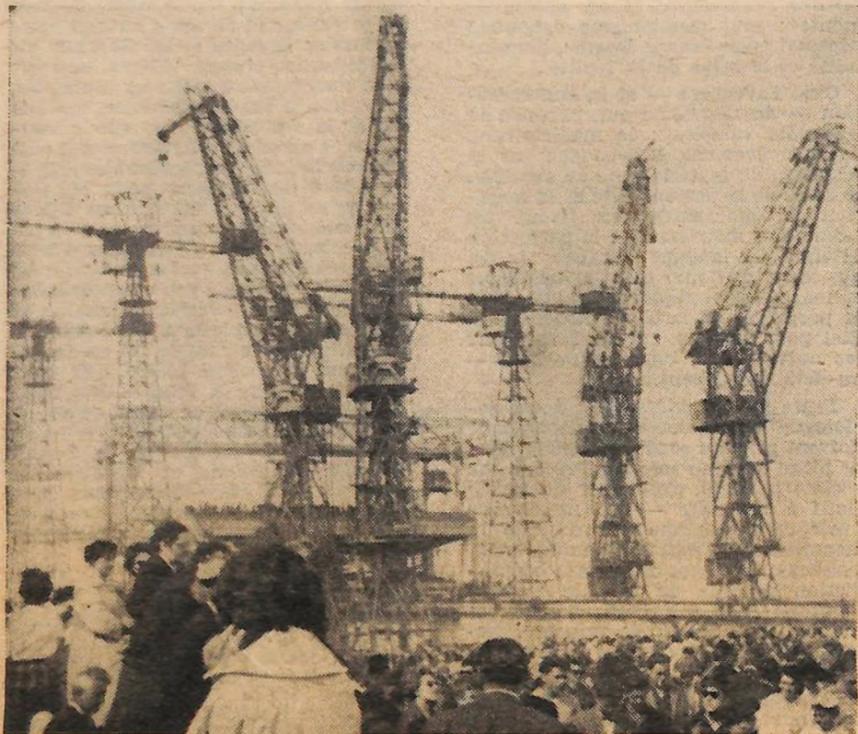
SAINT-NAZAIRE 1964

Près de neuf années après les grèves insurrectionnelles de 1955, les ouvriers nazairiens entraient à nouveau en action. Mais, si en 1955, les journalistes de « l'Express » avaient cru voir le drapeau noir des anarchistes flotter sur le donjon des grands bureaux des Chantiers de Penhoët, en 1964 cette allusion aurait été des plus déplacées.

A aucun moment, la lutte n'a pris un caractère révolutionnaire. On peut dire sans pour autant se laisser aller à des outrances de langage que certains meetings en Loire-Atlantique frôlèrent de peu le Congrès eucharistique.

C'est tellement vrai que le 25 mars, Blancho, maire de Saint-Nazaire, déclarait : « Nous devons d'abord nous féliciter qu'enfin le gouvernement se penche sur les problèmes de Saint-Nazaire et de la région de l'Ouest. IL EST CERTAIN QUE LE CALME, LA DIGNITE ET L'AMPLEUR DES DERNIERES MANIFESTATIONS DE MASSE ONT SENSIBILISE LES HAUTES SPHERES GOUVERNEMENTALES. »

Nous verrons plus loin la nature de cette sensibilisation gouvernementale, ainsi par ailleurs que la forme et l'ampleur des meetings ouvriers.



L'OPÉRATION CHIRURGICALE DE M. PINCZON

En fait, la situation économique et sociale en Loire-Atlantique est des plus confuses :

JUIN 1963

Assemblée générale des actionnaires des Fonderies de Saint-Nazaire.

SEPTEMBRE 1963

Augmentation du capital des Fonderies par incorporation de réserves.

JANVIER 1964

Fermeture des Fonderies décidée pour le mois de février. 258 salariés licenciés.

Occupation de l'usine par les ouvriers.

Dégradation brutale de la situation : plus de 1 000 salariés de différentes entreprises de Saint-Nazaire frappés de licenciement.

Le sous-préfet de Saint-Nazaire déclare que la situation n'est pas dramatique et qu'au mois de mars 1964, on manquerait de main-d'œuvre à Saint-Nazaire.

Le lendemain tout se révélait faux : ces déclarations ayant été faites sur l'ordre du préfet.

FEVRIER 1964

Plus de 1 500 licenciements...

Le curé de Penhoët est expulsé par les C.R.S. des Fonderies où il se trouvait à par hasard, à ce qu'il paraît, avec les ouvriers !

Le CELIB entre dans la danse : il s'agit du Comité d'études et de liaisons des intérêts bretons... le folklore, quoi !

Chez le Premier ministre, une délégation nazairienne du Comité de défense de l'emploi, conduite par Blan-

cho, député-maire, avec MM. Sambron et Tissot, de la Chambre de Commerce et les Syndicats ouvriers des métaux de Saint-Nazaire.

Déconvenue assez rude : dans l'imédiat, le Gouvernement, leur dit-on, ne peut rien pour empêcher la fermeture des Fonderies.

M. Pompidou au Conseil des Ministres : crise spécifique de la construction navale.

La C.F.T.C. répond : « Il n'y a pas qu'une crise de la Navale... »

Répondant à l'appel du CELIB, une délégation du Comité de défense de l'emploi de Saint-Nazaire et de l'Association des maires de la région de l'Ouest de la L.A. participe à la Chambre de commerce de Rennes à une réunion sur les problèmes de l'emploi. La délégation comprend : MM. Caux, adjoint du maire de Saint-Nazaire ; Ravilly, Union de Commerçants de Saint-Nazaire ; Souquet, maire de Saint-Joachim ; les Secrétaires des U.L. des Syndicats ouvriers de Saint-Nazaire, et Larcher, de la C.G.C.

Par souci d'efficacité jusqu'à ce jour, les syndicalistes de Loire-Atlantique n'avaient pas frayé avec le CELIB.

Car on avait pensé que les solides traditions ouvrières qui caractérisent la Loire-Atlantique n'auraient pas permis qu'une telle confusion puisse s'y installer.

L'intervention verbale de l'Evêché, lors de la toute récente grève des tramways de Nantes, en était-elle le signe précurseur ?

Dans une telle situation, pour voir plus clair, il nous appartient de publier les informations que ni la grande presse ni la presse locale n'ont porté à notre connaissance.

LE RAPPORT DE LA SODIC (MAI 1963)

La Société pour le Développement et la Conversion Industrielle publiée au mois de mai 1963 un rapport qu'elle transmet au Gouvernement.

Celui-ci dit notamment : « 1 500 personnes licenciées entre le 10 décembre 1963 et le 1^{er} mars 1964 ».

Avec précision, il prévoit que la crise doit éclater en février 1964.

On a pu vérifier la véracité de ces prévisions.

D'autre part, le rapport de la SODIC disait : « Si une entreprise voulait s'installer à Saint-Nazaire actuellement, elle ne trouverait pas de terrain aménagé à acheter... ».

Lors du meeting du 19 février, M.

Calvez, représentant la C.G.C., devait démentir une telle information.

Les industriels peuvent s'ils le veulent s'installer à Saint-Nazaire et dans la région.

Mais il y eut mieux, mieux que le rapport de la SODIC qui venait un peu tard.

Une perle, un joyau de littérature dans le genre. Tirage limité sur papier glacé. 172 pages de texte, cartes géographiques, croquis, diagrammes, organigrammes et autres courbes spécifiques non moins utiles.

Voici donc : « Perspectives de l'Emploi dans la Région de Saint-Nazaire pour les dix prochaines années ».

LE RAPPORT PINCZON - BONNAFÉ - ROMBEAULT (FÉVRIER 1959)

M. Emile Roche, président du Conseil économique, avait bien voulu présenter cette « véritable analyse sociologique qui ne se contente pas d'évoquer quelques problèmes généraux mais réussit à éclairer en profondeur les multiples aspects d'une situation très concrète à un moment donné ».

En toute modestie, quoi !

Dans le préambule de l'ouvrage, les auteurs qui ne signent pas remercient un certain nombre de personnes qui ont favorisé leurs recherches et particulièrement MM. X, Y et Z.

L'habitude dans une œuvre de ce genre était de citer en fin d'ouvrage les sources de celle-ci.

Tant et si bien que cette forme de présentation nous fait plutôt penser à une sorte de Comité de patronage dont les plus éminentes personnalités sont bien connues des militants ouvriers :

MM.

Pinczon, administrateur-directeur directeur général des chantiers de l'Atlantique ;

Bonnafé, président du Syndicat patronal ;

Gon, directeur des chantiers de l'Atlantique ;

M. le Sous-Préfet ;

Nestor Rombeault, secrétaire du Syndicat C.F.T.C., député ;

M. le vicair général Pihour ;

M. l'abbé Vince ;

M. Blancho, maire S.F.I.O. de Saint-Nazaire, d'ordinaire plus inspiré ;

MM. Dumas et Tondeux de l'Académie qu'on ferait bien de renvoyer à des études plus primaires et moins compromettantes.

Ce n'est plus une étude, c'est un colloque !

CONCLUSION DU RAPPORT

« Quels que soient le caractère approximatif de certaines statistiques et l'incertitude des évaluations prévisionnelles, il est sûr que dans les dix prochaines années, un sérieux écart se creusera à Saint-Nazaire, entre les demandes et les offres d'emplois. Telles sont, du moins, les prévisions que l'on peut faire à partir des données actuelles, tant démographiques qu'économiques.

En ce qui concerne la main-d'œuvre féminine, un écart existe déjà. Ou

plutôt — car le chômage féminin à Saint-Nazaire ne se déclare pas — il existe depuis longtemps une réserve de main-d'œuvre latente, que l'on peut évaluer à 5 000 femmes environ en 1954 et dont on peut prévoir qu'elle atteindra 6 000 en 1965. Il ne fait aucun doute que la création de 6 000 emplois féminins d'ici cette date ne s'impose pas comme une nécessité absolue, car le passage, en une aussi brève période d'une situation très anormale à un taux d'activité femi-

4 : VICTOIRE DU PARITARISME OU DÉFAITE DE LA CLASSE OUVRIÈRE ?

par
Michel
Le Ravalec



nine moyen poserait des problèmes aussi ardues que le maintien de la situation actuelle. Il est urgent, cependant, qu'une partie des nombreuses jeunes filles munies d'une formation professionnelle puissent trouver un emploi selon leur souhait. Et surtout, il faut souligner que l'absence presque générale de double salaire rendrait encore plus dramatique l'éventualité d'un important chômage masculin.

Car c'est bien le problème de l'emploi masculin qui, surtout à partir de 1961, se posera de la manière la plus aiguë.

Il n'est pas possible de chiffrer avec précision le déséquilibre qui risque de croître rapidement entre l'offre d'emplois (en régression) et la demande (en augmentation, surtout chez les jeunes). Cependant, des ordres de grandeur peuvent être calculés pour 1965 selon deux hypothèses, l'une optimiste, l'autre pessimiste — mais toutes deux demeurant dans le cadre des structures actuelles, à l'exclusion de tout effort d'envergure pour créer de nouveaux emplois.

L'hypothèse optimiste reprend les hypothèses B concernant les demandes et les offres d'emplois. Il en résultera les variations suivantes (1958-1965) :

Prévisions d'offres d'emplois masculins : - 700 ;

Prévisions de demandes d'emplois masculins : + 300.

Le déséquilibre correspondrait donc à 1 000 emplois masculins, soit à 5,5 % environ de l'effectif 1958 (18 900 salariés).

L'hypothèse pessimiste rapproche les hypothèses A sur les demandes et les offres ; elle s'établit ainsi :

Prévisions d'offres d'emplois masculins : - 3 300 ;

Prévisions de demandes d'emplois : + 1 500.

Le déséquilibre correspondrait alors à 4 800 emplois masculins, soit à plus de 25 % de l'effectif 1958.

Si donc aucun effort particulier n'est intervenu dans l'intervalle, l'évolution, telle qu'on peut la prévoir raisonnablement à partir des données actuelles, aboutira, en 1965 à un écart entre les offres et les demandes d'emplois masculins non agricoles à Saint-Nazaire, compris, en chiffres ronds, entre 1 000 et 5 000. Les chiffres mettent en lumière la grave crise de chômage dont est menacée la région, éventualité d'autant plus redoutable qu'elle coïnciderait avec l'arrivée à l'âge actif des classes nombreuses de l'après-guerre.

Cette perspective peut cependant être évitée grâce à une action résolue des Pouvoirs publics et privés : les possibilités de rapprocher les offres et les demandes d'emplois ne manquent pas.

Depuis quelques mois, et à la suite d'une demande de la Chambre de commerce, Saint-Nazaire se trouve déclarée « zone critique », ainsi que les communes de Trignac, Montoir, St-Malo-de-Guersac et Pontchâteau. Cette mesure encourage donc l'implantation de nouveaux établissements industriels.

La création de nouveaux emplois s'avère, en effet, indispensable, tant pour éviter le chômage que pour atténuer l'excessive concentration industrielle, trait marquant de la structure celle qui borde l'estuaire (la Chambre de Commerce avait même demandé que la commune de Donges fasse partie de la zone critique). Cependant, on peut se demander si le souvenir des troubles sociaux récents, souvenir malheureusement entretenu parfois par la presse pari-

sienne, ne risque pas de faire hésiter les chefs d'entreprises tentés d'implanter une usine.

De plus, l'examen de la répartition actuelle des salariés par zones de domicile, et notamment des durées de parcours entre les lieux d'habitation et les lieux de travail, a démontré le caractère anormal de cette répartition. La zone d'attraction de Saint-Nazaire pour l'emploi ne devrait pas s'étendre jusqu'au Morbihan et, en général, au-delà de la Brière.

L'hypothèse C concernant les perspectives de demandes d'emplois reflète justement une structure équilibrée sous ce rapport : elle correspond à 17 200 emplois masculins à Saint-Nazaire, soit une diminution de 1 700 sur l'effectif 1958. Or, la réduction effective des offres d'emplois devrait être comprise, selon les hypothèses, entre 700 et 3 300. Il n'est donc pas certain que la création de nombreux emplois masculins, à Saint-Nazaire même, soit très souhaitable. Il n'est pas sûr non plus que Donges devienne une grande unité sidérurgique.

Par contre, le développement des centres de la région et de la périphérie susceptibles d'accueillir de nouvelles usines apparaît d'autant plus nécessaire. Il semble que par leur situation géographique, trois petites villes répondent assez bien aux conditions requises : ce sont Pontchâteau (qui appartient à la zone critique de Saint-Nazaire), Blain et Redon. Cette dernière constitue un excellent exemple, puisque depuis 1947 le nombre des emplois s'y est accru de 1 500 environ, et qu'une partie des salariés qui y travaillent ont leur domicile à l'intérieur de la « région nazairienne » étudiée. Ces villes, plus que Saint-Nazaire, forment le débouché normal des franges méridionales du Morbihan et de l'Ille-et-Vilaine, ainsi que des zones de Loire-Atlantique situées au Nord-Est de la Brière ; Saint-Nazaire ne peut être tenue d'assumer l'équilibre économique d'une aussi vaste région.

Si l'effort principal doit porter sur un sensible accroissement des offres d'emplois, il est possible aussi de limiter l'afflux des demandes.

A partir de 1961, ces demandes s'accroîtront sensiblement du fait de l'arrivée à l'âge d'activité des générations de l'après-guerre, particulièrement nombreuses dans cette région de forte vitalité démographique. Leur poussée pourra être retardée, et donc un certain répit pourra être acquis, dans la mesure où, dès avant l'entrée en vigueur d'une réforme de l'enseignement, la scolarisation d'une part croissante des garçons et des jeunes filles de plus de 14 ans sera assurée. Mais si cette scolarisation s'effectue à un rythme accéléré, les demandes d'entrée dépasseront rapidement la capacité d'accueil des établissements.

L'augmentation des demandes d'emplois peut être freinée d'autre part si les migrations interprofessionnelles du secteur agricole vers les autres secteurs d'activité (industrie surtout) diminuent. Nombreuses au cours des dernières années, elles s'expliquent par le niveau de vie des paysans de la région, très inférieur en général à celui des ouvriers. Le retard évident de l'agriculture dans des zones comme la presqu'île de Guérande provient certes de la pauvreté des sols : avec des systèmes de cultures assez archaïques et une surface moyenne des exploitations trop basse, le revenu agricole ne se compare pas au flux de salaires issus des centres urbains. Dans les conditions actuelles, la surpopulation agricole de la région nazairienne ne fait aucun doute, et d'ailleurs il en est de même pour la plus grande partie de la Bretagne. Cependant, ces conditions ne doivent pas être considérées comme intangibles :

un effort d'intensification permettrait d'accroître rapidement les revenus des agriculteurs et de leur assurer un niveau de vie acceptable sans diminution de leur nombre. Il faut ajouter que le développement des cultures maraîchères, par exemple, aurait des répercussions directes sur l'approvisionnement de Saint-Nazaire.

Les investissements nécessaires pour cette modernisation de l'agriculture concernent surtout la vulgarisation ; l'exemple des résultats obtenus dans d'autres petites régions de la Loire-Atlantique montre que leur rentabilité est largement assurée. Les services officiels peuvent évidemment faire l'apport technique nécessaire, mais le financement risque de dépasser leurs ressources. Il est vrai que cette question n'intéresse pas seulement les services agricoles officiels, en particulier dans la région nazairienne où l'interdépendance de toutes les activités a été soulignée par cette étude. En tout cas, la vulgarisation entraîne des charges sans commune mesure avec les investissements prévus pour de grands travaux comme la mise en valeur de la Brière, dont la réalisation n'est pas assez prochaine pour contribuer à résoudre la crise qui menace.

Enfin, il ne faut pas attendre d'un mouvement massif d'émigration vers d'autres régions, une diminution de la pression sur le marché du travail. Saint-Nazaire, jusqu'à maintenant pôle d'attraction, a vocation de le demeurer, même si le développement de petits centres aux alentours atténue l'excessive concentration industrielle héritée du passé. La politique nationale d'aménagement du territoire a pour objectif premier, il faut le rappeler, de favoriser la croissance des centres éloignés de la capitale, afin de limiter la surpopulation de la région parisienne ; cet objectif vaut au plus haut point pour l'Ouest, dont les villes, grandes et petites, doivent fixer dans la mesure du possible les excédents de population active.

Ainsi, seule une action rapide et vigoureuse dans tous les domaines permettra de maintenir l'équilibre de l'emploi dans la région de Saint-Nazaire. Elle est d'autant plus urgente que la réduction actuelle des effectifs salariés dans plusieurs secteurs, réduction qui se poursuivra certainement dans le Bâtiment, risque de provoquer des difficultés avant même 1961. En l'absence d'initiatives judi-

cieuses, une situation critique résulterait très vite de l'évolution en cours.

Depuis la signature de l'Accord Collectif du 31 décembre 1958 le chômage est un phénomène individuel ou collectif secouru dans le cadre du régime actuel par les ASSEDIC.

Dans une telle conjoncture on ne pouvait aller dans le sens d'une épreuve de force ; il n'y eut donc pas à proprement parler de défaite de la classe ouvrière — puisque jamais les forces de la classe ouvrière n'ont été utilisées contre le régime.

Mais, tout en essayant de sauvegarder les intérêts ouvriers en s'efforçant de faire l'économie d'une révolution, les syndicats réformistes démorallisent la classe ouvrière. Des faits ? Les travailleurs des fonderies qui tiennent ce raisonnement :

« J'ai plus de 55 ans, mes gosses sont élevés. J'ai mon ASSEDIC, alors pourquoi irais-je chercher du travail ailleurs ? J'ai mes amis, ma famille à Saint-Nazaire... »

Ailleurs, les travailleurs déchirent leur carte syndicale.

Mais cela n'est pas encore suffisant : on ira beaucoup plus loin.

A la G.G.T. la direction bureaucratique s'agit. On ne peut plus tolérer que des militants ouvriers critiquent la ligne confédérale. Au Syndicat de Métaux de la S.N.C.A.S.O. à Nante, on exclut sept militants. A la section Brissonneau et Lotz, tentative dans le même sens, mais les travailleurs s'opposent à cette opération.

A la C.G.T. Force-Ouvrière on découvre tout d'un coup des difficultés financières pour assurer le salaire du permanent de l'Union locale.

Jules Busson, secrétaire du syndicat des ouvriers des métaux C.G.T. de Saint-Nazaire peut bien dire « la mobyette, le frigo, la télé, c'est possible, même en régime capitaliste... »

C'est possible, bien sûr, camarade, il s'agit de réaliser le grand rêve des réformistes syndicaux : l'intégration dans la société capitaliste ! Cela ne se fait pas sans mal et sans sacrifices.

Il ne suffit pas d'organiser de grandioses manifestations, il faut donner des perspectives aux travailleurs.

Mettre un travailleur de 60 ans au chômage et baptiser cela pré-retraite, c'est par un artifice faire payer aux ASSEDIC, c'est-à-dire aux travailleurs eux-mêmes, le prix des surprofits des Chantiers de l'Atlantique.

ALLOCATION PRONONCÉE PAR HÉBERT A NANTES

Le secrétaire de l'Union Départementale Force Ouvrière, Alexandre Hébert souligna, d'emblée, que le chômage n'est pas un phénomène naturel : il traduit l'orientation d'une politique de profit, dont la fermeture des Fonderies de Saint-Nazaire fournit l'exemple quand on sait qu'elle a été précédée d'une augmentation de capital.

« Le chômage, dit-il, est une des tares des régimes capitalistes » et il explicita ce point de vue en montrant que parallèlement au chômage l'offensive se développe contre la classe ouvrière et ses organisations. Il cita le cas de Brissonneau qui licencie un délégué, de Sud-Aviation qui met les travailleurs à la rue pour insuffisance de rendement. Il rappela la grève des tramins et l'appareil policier déployé contre elle. Il évoqua la grève des travailleurs des Etablissements Braud, à Saint-Mars-la-Jaille, qui lut-tent depuis dix jours pour obtenir le

respect des droits syndicaux. Il rap-pela la loi antigrève qui frappe la fonction publique et cita les conclusions du rapport Toutée qui, pour les entreprises nationalisées, tend à limiter le droit des travailleurs à discuter de leurs rémunérations.

« Ces dispositions, déclare Hébert, conduisent à l'intégration des syndicats dans l'appareil d'Etat. » Et il ajouta que la jeunesse elle-même est menacée d'être embriguée dans la nouvelle organisation dite des « Maisons de Jeunes ».

Il conclut : « Nous assistons à l'instauration progressive d'un Etat qui veut intégrer toutes les organisations ouvrières. Pour les conserver ou les reconquérir, il faudra nous battre et dans cette lutte, il ne nous faut pas compter sur une quelconque union sacrée : les travailleurs des villes et des champs ne doivent compter que sur eux-mêmes. »

L'AFRIQUE DU SUD AUX MAINS DES BRUTES

Une récente brochure éditée par le « Comité Anti-Apartheid » nous apporte des faits et des documents sur la répression et le sort des prisonniers politiques en Afrique du Sud.

D'autre part, de nombreux pays font actuellement campagne pour « isoler » et exclure ce territoire des organisations internationales. Je n'hésite pas à écrire que cette campagne n'est qu'un bluff abject, car la plupart de ces brailleurs n'hésitent pas à commercer avec les « nazis afrikanders ». Témoin l'U.R.S.S., toujours à la « pointe du combat contre l'impérialisme » et qui, en 1961, a conclu un accord avec la Diamond Corporation (filiale de la Société De Beers qui contrôle environ 85 % du marché mondial du diamant) et, depuis cette époque, l'U.R.S.S. vend, sur le marché occidental, des diamants en provenance d'Afrique du Sud. C'est beau, la solidarité prolétarienne, non ?

Dans ces conditions, on peut penser que la libération de l'Afrique du Sud n'est pas pour demain. Mais qu'est-ce que l'Afrique du Sud ?

La terre la plus riche du monde

L'Union Sud-Africaine groupe les anciennes colonies du Cap, du Natal, de l'Orange et du Transvaal. Sur un territoire de 1 200 000 km², trois millions d'Afrikanders (blancs originaires surtout de Hollande) oppriment 9 500 000 Noirs. Les 500 000 Métis et Indiens sont à la fois repoussés par les Blancs et dédaignés par les Noirs. Il est inévitable que cette masse de près de dix millions de Noirs opprimés se révoltent contre les trois millions de Blancs oppresseurs. Et cette révolution peut changer la face de l'Afrique car il ne faut pas oublier que l'Union Sud-Africaine est le territoire le plus riche du monde (25 millions d'onces d'or par an (1), la

presque totalité de la production mondiale de diamants, des gisements de minerais et de pétrole considérables, une agriculture très développée, etc.). En outre, la tendance actuelle de l'Afrique du Sud de vivre en autarcie peut, à plus ou moins long terme profiter à un mouvement prolétarien.

Afrique en esclavage

Nulle part au monde, la vie des travailleurs n'est aussi pénible qu'en Afrique du Sud. Les Noirs sont « invités » à quitter leur tribu pour venir travailler en ville, mais ils n'ont pas le droit d'y faire venir leur famille. On les parque, comme du bétail, dans des zones réservées, et même s'ils réussissent à atteindre un « standard de vie » à peu près acceptable, ils n'existent pas réellement puisqu'ils n'ont aucun droit et qu'ils sont considérés comme des sous-hommes.

Chaque travailleur « non-blanc » doit posséder un livret de « passes » (dont il ne doit se séparer sous aucun prétexte, même chez lui !), livret de 90 pages sur lesquelles sont consignés les permis de séjour dans les villes, les certificats d'embauche, les récépissés d'impôts, etc. Nombre d'Africains ont un travail en ville, mais il leur est interdit d'y habiter. Quiconque enfreint la loi sur les « passes » est envoyé dans une ferme-prison, procédé qui permet de se procurer de la main-d'œuvre agricole à bon marché.

Les fermiers obligent les Africains à travailler dans des conditions dont l'horreur dépasse l'entendement : les habits des travailleurs leur sont enlevés et on leur donne à la place un sac avec des trous pour la tête et les bras. L'eau leur est chichement distribuée deux fois par jour et ils sont enfermés quand ils ne travaillent pas. Les sévices corporels sont monnaie courante et

les morts nombreuses. Des gardes-chiourme sadiques frappent continuellement, tout simplement pour le plaisir de voir le sang couler...

Les méthodes policières

La police peut arrêter n'importe quel « suspect », le garder en détention pendant 90 jours (au secret le plus absolu), le relâcher et l'arrêter aussitôt pour une nouvelle période de 90 jours et cela jusqu'à ce que le « prévenu » réponde de « façon satisfaisante » aux interrogatoires.

En outre, sur sa propre initiative, n'importe quel scribe directeur d'un bureau de poste peut intercepter tout le courrier (lettres, télégrammes, paquets, etc.) qui lui semble suspect.

Dans les rues, des fourgons de police tournent sans cesse, dans l'espoir de trouver des Noirs sans « passes ». Pour ces malheureux, en dehors du traditionnel et classique « passage à tabac », c'est l'exil, la réclusion, l'assignation à résidence, parfois la mort. Une mort toute simple dont personne, non personne ne parlera jamais...

En 1962, la « loi sur le sabotage » fut votée. Cette loi considère comme « passibles de la peine de mort » les injures verbales à un fonctionnaire ou bien le séjour en zone urbaine sans autorisation spéciale.

Pour conserver la « pureté » de la race, une « loi sur l'immoralité » a vu le jour. Cette loi interdit toute relation, surtout d'ordre sexuel, entre personnes de races différentes. Cette loi s'applique d'ailleurs aussi aux Blancs (n'oublions pas que les Blancs n'ont pas le droit de séjourner ni même de s'arrêter, sans autorisation spéciale, dans certains quartiers réservés aux « non-Blancs »).

D'autre part, la peine de mort est appliquée pour « tout individu coupable d'avoir recommandé, conseillé ou encouragé une

action tendant à changer par la violence les institutions politiques, économiques et sociales. »

Vers un dénouement sanglant ?

Dans un pays où les Blancs encouragent vivement les femmes à s'inscrire dans des clubs de tir spécialisés où les voitures blindées, les bombardiers, les paras, sont aux mains d'une classe opprimante bien décidée à s'en servir, un dénouement sanglant est inévitable. D'autant plus inévitable que la plupart des Afrikanders n'ont pas de positions de repli : ils défendront leurs « droits » jusqu'au bout.

Mais pour vaincre les forces fascistes de l'Afrique du Sud, une révolution de type nationaliste est insuffisante. Seule, une révolution SOCIALE peut briser les trusts nationaux et internationaux qui exploitent le pays.

Dans ce territoire aux possibilités immenses, la moitié des enfants africains qui naissent meurent avant d'atteindre leur première année, essentiellement de sous-alimentation. Pendant ce temps, les « bons Blancs » ordonnent la destruction de lait, écrémé, de bananes et d'autres fruits à seule fin de ne pas faire baisser les prix agricoles.

L'ignore quelle forme exacte prendra la révolution sud-africaine et quand elle éclatera, mais il est certain que là-bas, à l'autre bout du monde, des hommes las de servir de réservoir de main-d'œuvre inépuisable et bon marché, las de voir leurs enfants mourir de faim, s'apprentent à faire passer sur l'Afrique TOUTE ENTIERE un vent de libération.

Puisse ce vent se transformer en tempête...

Gérard SCHAAFS.

(1) Une once = environ 30 grammes.

Informations Internationales ● Informations Intern

Recueillies par les militants et les correspondants du Groupe de Liaisons Internationales

Premier Mai à Lisbonne

L'avant-veille, selon la version des journaux, deux étudiants auraient été surpris porteurs de tracts subversifs ; l'un d'eux aurait réussi à s'enfuir, l'autre se serait jeté sur les flics (sic) qui se défendirent courageusement à coup de revolver. L'étudiant blessé a été admis à l'hôpital, un des policiers a reçu des soins dans un commissariat.

Le jour du 1^{er} mai (qui ici n'est pas férié et garde donc son sens de lutte) calme impressionnant dans la ville, presque pas un flic dehors et rues désertes. Vers 19 heures, la Place du Rossio était peuplée d'une masse de gens qui stationnait. Vers 19 h. 15, mouvement de la foule qui remonte vers la place voisine des « Restauradores » en chantant l'hymne portugais et en criant « Libertade ! »

Halte devant un café, tenu par un fasciste me dit-on. A ce moment, un incident : un type se fait lyncher par la foule, on me dit qu'il est de la P.I.D.E. et a été reconnu ; le type s'écroule, on arrête un taxi qui l'emène à l'hôpital.

On recommence à marcher et on arrive devant le bâtiment du Ministère de l'Information. Des pierres sont lancées, cassant des carreaux, puis brusquement des coups de feu claquent : des agents de la P.I.D.E. en civil qui s'étaient mêlés aux manifestants ont sorti leurs revolvers et tirent, sans doute sur ceux qui avaient lancé des pierres. Cela fera un mort et deux blessés qui sont ramassés aussitôt et expédiés en taxi à l'hôpital.

Les manifestants ne sont pas très nombreux (moins qu'il y a deux ans, mais plus que l'année dernière paraît-il) et la circulation n'est pas encore interrompue car la police de choc n'a pas fait son apparition. Mais cela va changer. Brusquement les voix, casques, fusil ou mitraillette au poing qui font refluer la foule vers l'avenue de la Liberté (sic) en matraquant les trainards. Une partie des forces de police descend l'avenue et la manifestation sera obligée de se disloquer dans les rues latérales.

Ensuite, en taxi j'ai sillonné Lisbonne investie de forces de police aux points névralgiques, mais la circulation avait repris et le soir dans la ville tout semblait normal.

(Correspondance particulière).

AFRIQUE DU SUD

— La Commission sud-africaine de la Presse a publié un rapport « suggérant » la création d'un « Conseil de la presse » chargé de veiller à ce que les journalistes exerçant en Afrique du Sud pratiquent une certaine « autodiscipline » et respectent un certain « code de la Presse ».

ANGOLA

D'après deux communiqués du G.R.A.E. :

— M. Abdelamid ADJALI, ambassadeur d'Algérie à Léopoldville, aurait publiquement approuvé l'unification, qui vient de se produire, de plusieurs mouvements anticolonialistes angolais.

— M. Edouard BULUNDWE, président provincial du Katanga oriental aurait rendu une visite officielle et amicale aux locaux occupés dans cette région par les forces angolaises.

ARGENTINE

— 100 000 ouvriers ont occupé, dans la zone du grand Buenos Aires, environ 500 usines. Ces manifestations font partie du « plan de lutte » de la C.G.T. qui entend ainsi forcer le pouvoir à supprimer les décrets limi-

tant l'exercice du droit syndical et l'abolition des proscriptions.

GRANDE-BRETAGNE

— Londres versera 100 000 Livres (1 400 000 de nos francs actuels) à l'ancien sultan de Zanzibar, expulsé de son pays.

GRECE

— 25 000 Grecs et des représentants de mouvements de gauche étrangers ont participé à une « marche de la paix », Marathon-Athènes (45 km).

MOZAMBIQUE

— Des militants clandestins dénoncent la collusion avec la police de certains prêtres catholiques qui trahiraient le secret de la confession pour dénoncer des anticolonialistes aux autorités.

— Le mois dernier dix-neuf jeunes mozambicains de 18 à 25 ans qui venaient de passer la frontière ont été arrêtés par la police de Rhodésie du Sud et livrés aux forces portugaises.

— A l'occasion du 1^{er} mai le Front de Libération du Mozambique (FRELIMO) a souhaité longue vie à Nikita KHROUTCHCHEV... sans faire aucune allusion à MAO TSE-TOUNG. FRELIMO est installé au Tanganyika.

L'INTERNATIONALE DE LA BETISE

ESPAGNE

— Un père de famille de Sarragosse a tué sa fille parce qu'elle s'était achetée un « blue-jean ».

U.S.A.

— Le Parlement de l'Etat du Mississippi a approuvé un projet de loi prévoyant des amendes (250 dollars) et des peines de prison (30 à 60 jours) pour les parents d'enfants illégitimes.

Cette loi d'inspiration raciste vise surtout les Noirs (95 % des naissances illégitimes au Mississippi concernent la population noire de l'Etat) et

le rapporteur du projet à la Chambre a déclaré : « C'est le seul moyen d'arrêter cette marée noire qui menace de nous submerger. »

Il est à noter qu'à l'origine, le projet prévoyait que les parents d'enfants naturels se verraient offrir le choix entre la prison et la stérilisation.

GRANDE-BRETAGNE

— L'Archevêque de Westminster interdit aux fidèles d'utiliser des produits anticonceptionnels. Cette prise de position est « motivée » par l'apparition sur le marché anglais d'une

nouvelle pilule administrée par... voie bucale.

IRAK

— On vient de légaliser l'assassinat par un membre mâle de sa famille, de toute femme qui aurait une conduite « dévergondée ».

MOZAMBIQUE

— Considérant que les danses pratiquées par les natifs du pays, sont immorales, les missionnaires ont fait décréter par les autorités, qu'il faudrait dorénavant payer un impôt pour se livrer à ce passe-temps.

LES SYNDICATS ET LES ÉLECTIONS

Le retard du quatrième plan, le fléchissement du plan de stabilisation, les servitudes du Marché commun, l'augmentation de certains tarifs, qui inévitablement auront leur répercussion sur les prix à la production et leur prolongement sur les prix à la consommation, posent dès maintenant la question des salaires. On peut prévoir que cette crise atteindra son point culminant à la fin de l'année, au moment où une double campagne électorale battra son plein. Campagne pour l'élection présidentielle, campagne pour les élections municipales. Et si les partis n'ont guère l'espoir de remporter la première, par contre ils misent sur la seconde pour équilibrer un triomphe prévisible du gaullisme et en tout cas maintenir dans les communes et les villes leur implantation traditionnelle, ce qui leur permettrait d'attendre des jours meilleurs.

Le caractère économique que vont prendre ces élections n'a pas échappé aux partis qui, d'une part, accentuent la « municipalisation » des syndicats de base et, d'autre part, essaient d'entraîner des directions syndicales dans le « grand rodéo » présidentiel car il faut bien constater que le mythe syndical joue encore en plein auprès des Comités directeurs de ces partis qui, effrayés par l'émiettement de l'opposition de gauche et du centre, n'espèrent plus que dans l'appui des « masses » toujours sensibles aux variations « prix et salaires ».

Et c'est ce qui explique l'attitude contradictoire de ces partis au sein des organisations syndicales qu'elles influencent. Le parti communiste desserre son étreinte sur la C.G.T. dans l'espoir que ce « libéralisme »

lui permettra de mieux contrôler les réflexes politiques du syndiqué de base qui, dans un passé récent, a donné des preuves d'une certaine indépendance électorale. Au contraire, le parti socialiste resserre la sienne, à vrai dire, assez lâche, de façon à mieux tenir en main un syndiqué de base dont les goûts sont assez fantaisistes, alors que dans la C.F.T.C. à la fois démagogique et conservatrice, le P.S.U. et le M.R.P., c'est-à-dire la tête et la base, bataille autour d'une lettre, ce qui de toute façon ne la lavera pas de son « péché originel ». Ne nous y trompons pas, ces mouvements divers et en apparence contradictoires n'ont qu'un but, l'asservissement du mouvement syndical remis dans la « bonne voie », celle qui conduit à des élections confortables. Contre cet attentat qui à plus ou moins longue échéance accentue la dégénérescence du mouvement syndical, les directions syndicales et leur bureaucratie rétribuée se sentent impuissantes.

Ce n'est certainement pas de gaieté de cœur que la vieille garde communiste de la C.G.T. connue pour sa prudence a laissé Frachon se « mouiller » dans une éventuelle candidature à la présidence de la République pour le compte du Parti communiste, ce n'est pas de gaieté de cœur que Bergeron s'est laissé imposer par le C.C.N. de Force ouvrière des contacts permanents avec Defferre et l'équipe d'Horizon 80 (1), ce n'est pas de gaieté de cœur que Deschamps a été acculé à une déclaration sur les principes intangibles du syndicalisme chrétien au moment même où il s'apprete à faire sauter la référence dans le sigle de son organisation. Ces directions sont à la merci de leurs cadres moyens pourris par les partis politiques et bien peu de ceux-ci échappent

aux pressions des municipalités à l'appareil agissant, aux chantages des adhérents pour qui le syndicalisme est devenu une source d'avantages individuels bien plus qu'un moyen ou un outil d'émancipation sociale.

En province, le secrétaire de syndicat ou d'U.D. a son avenir derrière lui. Il maquignonne à propos de rien et de tout, logement, embauche ou promotion dans les services publics, présence dans les Comités, appuis électoraux au parti de son obédience et au bout de ce maquignonnage, il y a la réélection. Il est un personnage qui, loin de l'usine, du bureau ou du chantier, mène une vie confortable et sans heurts qu'embellissent les hochets qui si agréablement flattent la vanité. Il ne va pas tarder à courir les préaux d'écoles afin de faire élire « une bonne municipalité » qui en échange lui distribuera pour sa clientèle quelques gratifications dont toutes ne sont pas honorifiques. A Paris, à l'échelle des Fédérations et des Confédérations, les aspects de la politique syndicale en province prend du volume par l'importance même de la capitale. Un ministre ami permet d'arracher quelques avantages qui maintiennent les syndiqués en haleine et de justifier la forme de syndicalisme qui est devenue l'idéal des bureaucraties, le syndicalisme qui installe le moins mal possible les travailleurs dans le système qui les exploite. Parfois certains de ces « responsables » ouvriers perdent confiance, alors sur la pointe des pieds ils s'introduisent dans l'arène électorale ? Cela fera des maires, des députés ni pires ni meilleurs que les autres.

Mais les partis et leurs appendices

syndicaux ne doivent pas s'y tromper, le caractère économique de la campagne électorale conduira le pouvoir à des conceptions démagogiques sur les salaires, et les avantages momentanés qu'en tirera l'électeur aggraveront encore une économie qui aura des difficultés à les digérer sans entamer le profit, et la solution, quels que soient les hommes ou l'homme élu, ne fera qu'être reculée. Le seul résultat pratique des élections qu'on nous prépare, ce sera « la déconsidération des organisations syndicales qui jusqu'ici avait survécu à l'écrasement de la IV^e République et leur ravalement aux niveaux des partis politiques. Et peut-être alors l'HEURE DE L'UNITÉ SONNERA ».

Lorsque je parle d'unité je ne parle pas de l'unité électorale à laquelle poussent les communistes et que les socialistes font mine de refuser pour la faire payer le plus cher possible. Je ne parle pas d'un « collage » comme celui qui fut réalisé à Toulouse en 1935. Je parle de la véritable unité des travailleurs qui renvoyant à leurs préaux électoraux « Guesdistes, Léninistes et calotins » rassemblera sur la Charte d'Amiens, sur toute la Charte d'Amiens, les travailleurs aussi écoeürés par les politiciens de gauche que par une bureaucratie syndicale avachée et qui n'a conservé d'un passé prestigieux que les fleurs de rhétorique qui embarrassaient le langage des grands ancêtres.

Maurice JOYEUX.

(1) Aux dernières nouvelles, André Bergeron dément les imputations que la presse lui a prêtées. Nous nous en félicitons. Toutefois, on peut constater que les socialistes ont voulu le « mouiller », ce qui confirme mon analyse sur la « molletisation » de F.O. par ce parti.

DICTIONNAIRE BIBLIOGRAPHIQUE DU MOUVEMENT OUVRIER FRANÇAIS (1)

L'ouvrage dont Maitron, par son premier tome, vient d'enrichir la biographie révolutionnaire constitue une de ces œuvres maîtresses longuement documentées et dont la réalisation n'est possible que par le travail coordonné et suivi d'une équipe de collaborateurs étroitement unis.

Il s'agit de la biographie de tous les militants français ou ayant milité en France depuis 150 ans.

L'ouvrage sera divisé en 4 séries : — de 1789, date de la révolution française à 1864, création de la première internationale ; — de 1864 à 1871, Commune de Paris ; — de 1871 à 1914, première guerre mondiale ; — de 1914 à 1939, deuxième guerre mondiale.

Ces dates qui marquent des charnières dans le cheminement de l'histoire sont judicieusement choisies.

Il va sans dire que lorsque la personnalité et le militantisme d'un homme chevauche sur plusieurs de ces époques, sa biographie est intégralement reproduite dans chacune d'elles.

Initiateur d'une œuvre sans précédent et qui comble une lacune, Jean Maitron ne prétend modestement que faire œuvre de pionnier, espérant qu'après lui d'autres combleront par des compléments les oublis et les insuffisances inévitables d'un ouvrage de cette envergure.

Il rend hommage à tous les collaborateurs obscurs ou célèbres qui l'ont

secondé dans sa tâche et fait valoir dans un court « Avant propos » combien s'imposait l'édition d'un pareil ouvrage.

En effet, ni l'Encyclopédie socialiste qui ne contient qu'accidentellement des biographies, ni l'Encyclopédie anarchiste, dictionnaire de la pensée et non des hommes, ne peuvent nous renseigner sur les militants qui peu ou prou ont marqué leur époque ou simplement participé à la lutte sociale.

Quant à l'Encyclopédie du mouvement syndicaliste, interrompue par la première guerre mondiale, elle n'a pas dépassé la lettre A.

Pour revenir au dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français, il est bien évident que vu son caractère et le tirage limité qui en découle son prix est assez élevé, et pourrait effrayer certains.

Qu'ils considèrent que la parution s'étalera sur une douzaine de tomes et les achats sur plusieurs années.

Qu'ils considèrent également qu'un ouvrage aussi précieux est indispensable à tous les militants et que sa place s'impose dans tous les groupes, comme dans toutes les bibliothèques syndicales et sociales.

Le premier tome qui vient de paraître va de la lettre A à C pour la première période précitée.

Maurice LAISANT.

(1) Les Editions ouvrières (en vente à notre librairie).

UGO FEDELI (1898-1964)

Le 10 mars 1964, à Ivrea, mourait Ugo Fedeli, achevant ainsi sa vie de lutte pour un idéal qui déterminait toute son existence. Depuis une dizaine d'années, Ugo assurait la fonction de bibliothécaire et conférencier à la firme Olivetti, où il était chargé des Relations sociales.

Ugo Fedeli naquit à Milan, le 8 mai 1898. En 1913, âgé de 15 ans, il est arrêté et emprisonné comme « anarchiste dangereux ». En 1914, il écrit son premier article dans « Il ribelle », puis appelé sous les drapeaux en 1917, il déserte et se réfugie en Suisse. Là, il est arrêté et jugé avec Luigi Bertoni et Francesco Ghezzi, au cours du fameux procès des « bombes de Zurich ». Libéré, après de longs mois de détention, il regagne l'Italie.

A cette époque, partisan d'une forme d'action illégale et violente, il dirige à Milan « Nichilismo », avec Carlos Molaschi et Memiconi, puis fonde en 1921, « L'Individualista ». Les années passent, le combat contre le fascisme s'intensifie. C'est alors que se situe l'attentat du théâtre « Diana » de Milan, Ugo est parmi les accusés, sa tête est mise à prix, 50 000 livres. Mais les inculpés réussissent à gagner la Suisse, puis l'Allemagne et la Russie. Ugo Fedeli reste un an en Russie, où il travaille avec Berckman, Goldman, Sandomirski, Asukeroff, Kalenin. Il appartient à la rédaction de « Anarchiski Vesnik ». Ce sont des années de misère et d'études. Délégué par les anarchistes russes au « Congrès Anarchiste International de Berlin », il demeure en Allemagne, où il fré-

quente Voline, Archinof et Makhno.

En 1923, il se réfugie en France, où il fonde la « Librairie Internationale Anarchiste », en collaboration avec Ferandiel, Orobon, Faure, Ascaso et Durruti. C'est à cette même époque, avec Gozzoli, qu'il lance « Iconoclasta », puis « Tempra ». Fabbri arrive en France et Ugo Fedeli crée en 1926 « Lotta Umana ». Arrêté en 1929, il est expulsé et part pour Bruxelles. En 1927, il s'embarque pour l'Uruguay, où toujours avec Fabbri, il met sur pied la revue « Studi Sociale ». C'est de cette époque que date le premier « Comité International de Relations Anarchistes », auquel appartiennent Fabbri, Botero, Santillan, Cotelio, Treni, Carreño, Ildejonso. En commun ils fondent « Tierra », et, avec les étudiants du Centre Ariel, « l'Université populaire uruguayenne ». Fedeli est expulsé d'Uruguay en 1933, lorsque s'instaure la dictature du docteur Terra, et renvoyé en Italie, où il est mis en camp de concentration.

En 1945, il est nommé secrétaire de la F.A. italienne, au congrès de Carare. Depuis ce jour, il n'a cessé d'œuvrer pour l'idéal libertaire, consacrant les dernières années de sa vie à l'étude, écrivant de nombreux ouvrages dont beaucoup hélas demeureront inachevés.

Avec Ugo Fedeli, le mouvement anarchiste international a perdu une de ses valeurs les plus sûres. Nous nous joignons à la F.A. italienne pour présenter ici nos condoléances à Clelia Premoli, sa compagne.

Guy MALOUIER.

Leur « Social »

L'offensive du ministre du Travail contre la mutualité se précise. Par des circulaires aux préfets, par des articles communiqués à la presse régionale (que son collègue Peyrefitte cherche à bâillonner), Grandval accentue sa pression.

Cette tentative, qui vise à mettre sous la férule de l'Etat la mutualité, fait partie d'un vaste plan de réaction qui s'insinue un peu plus chaque jour. Grandval peut bien, d'autre part, faire des discours sociaux, cela ne trompe personne.

Invité d'honneur au banquet du patronat chrétien à Dijon, il a payé son écot d'un laïus « social » au cours duquel il a regretté « les salaires trop bas dans certaines branches et dans certaines régions : pour y remédier, j'entends redonner au S.M.I.G. sa véritable valeur de protection sociale », a-t-il déclaré. On aimerait savoir comment se débrouillerait Grandval et ses pairs s'ils

étaient assujettis au S.M.I.G.

Ces « salades » usées, déjà accommodées à toutes les sauces des précédents systèmes, ne tranquilliseront pas les mutualistes sur les intentions du pouvoir. C'est un fascisme larvé que l'on installe. Après l'immixtion de l'Etat dans la mutualité, c'est le droit de grève qui sera réglementé, puis supprimé, et le droit syndical que l'on régènera pour en faire un national syndicalisme à la mode portugaise ou espagnole.

Que Grandval et ses pareils le sachent bien, l'histoire l'a démontré, les persécutions n'ont jamais eu pour effet que de raidir les persécutés. Les travailleurs mutualistes sauront, à l'exemple de leurs aînés qui leur ont légué leurs organisations, combattre pour l'instauration d'une société sans classes où seuls les producteurs auront droit de cité.

Jean DARLON.

RÉSOLUTION SUR L'ESPAGNE

Cette motion présentée et défendue par notre camarade Suzy Chevet au Congrès de l'U.D. Force Ouvrière de la Région parisienne a été adoptée à l'unanimité.

Le Congrès rappelle les liens étroits qui unissent les travailleurs espagnols aux travailleurs français.

Le Congrès recommande à tous les syndicats d'accentuer non seulement la solidarité mais l'aide effective aux réfugiés espagnols en lutte pour renverser le régime intolérable qui, depuis 25 années, maintient le prolétariat espagnol

sous le joug économique et politique d'un fascisme qui se camoufle derrière l'Eglise militante.

La lutte des mineurs des Asturies, des étudiants de Madrid, des métallurgistes de Barcelone est notre lutte.

En appuyant le combat des réfugiés espagnols, notre C.G.T. Force Ouvrière accentue la pression sur ses propres exploités.

Le surréalisme continue

Depuis 1924, le surréalisme est devenu sérieux. Des esprits curieux l'ont examiné, pesé, soupesé gravement, d'autres l'ont rejeté après d'épiques controverses. Disons tout de suite (mais est-ce nécessaire?) que, pour notre part, nous sommes POUR le surréalisme, nous sommes AVEC les surréalistes. Comment pourrait-il en être autrement quand on sait que « le but des surréalistes est extra-littéraire car il ne vise à rien moins qu'à libérer l'homme des contraintes d'une civilisation trop utilitaire » ? (Yves Duplessis, coll. Que sais-je? N° 432).

Le 5 avril 1963, dans une lettre personnelle, Jean-Louis Bedouin ne nous rappelait-il pas « qu'entre surréalistes et anarchistes les liens de profonde fraternité n'ont jamais été rompus ni relâchés » ?

Il faut lire et relire les « Manifestes du surréalisme » (coll. Idées N° 23). Il faudrait pouvoir faire ici de longues citations. Bornons-nous à la première phrase du Manifeste de 1924 :

« Tant va la croyance à la vie, à ce que la vie a de plus précaire, la vie REELLE s'entend, qu'à la fin cette croyance se perd. »

Et méditons.

PAS DE RIFIFI

L'annonce d'une exposition historique du surréalisme à la galerie Charpentier nous promettait de belles escarmouches. Hélas il n'en fut rien ! André Breton et ses disciples se contentèrent de publier un manifeste « Face aux liquidateurs » dans « Combat » du 13 avril. Retenons-en la fin :

« A côté de quelques œuvres de grand intérêt, prendront place à la galerie Charpentier de laborieux pastiches et des variations marginales, de caractère mondain. Cet amalgame n'égara que les snobs. Mais LE SURREALISME N'Y SERA PAS ».

Quant au vernissage du 15 avril, il se passa dans le calme des grands jours. Ce fut, comme on dit, un événement bien parisien. Grâce à la complicité d'un directeur de galerie amie, nous pûmes nous mêler à la foule, à ce drôle de public, moitié gratin, moitié bohème. Au hasard des salles, nous avons reconnu Maurice Lemaître (il était la veille à l'Européen, au gala Brassens du groupe Louise-Michel), Daniel Anselme, Julio Viera, Alain Jouffroy, Poucette... Une question se pose pour beaucoup : qu'allaient-ils faire dans cette galère ?

A L'ORDRE DU JOUR

Le 16 avril, « France Observateur » accorde une page à José Pierre qui écrit avec juste raison :

« Voici aujourd'hui M. Patrick Waldberg animé de l'impétueux souci de livrer, avec la bénédiction de M. Raymond Nacenta, la peinture surréaliste en pâte à la redoutable faune des salons de thé du faubourg Saint-Honoré !

« Seuls ceux qui ignorent ce que signifie

un vernissage à la galerie Charpentier — à cinquante francs (nouveaux) le billet d'entrée, ma chère ! — seront surpris que les Surréalistes accueillent sans enthousiasme excessif pareille perspective. Les Surréalistes, c'est-à-dire ceux qui ne sont pas disposés à troquer le surréalisme et, par la même occasion, leur conscience, en échange de quelque menue satisfaction d'amour-propre ou pour faire prendre l'air à tel « petit chien de leur chienne ».

Le 22 avril, enfin, « Arts » donne la parole à André Breton : « Une entreprise comme celle de la galerie Charpentier, qui tend à engager et immobiliser le surréalisme sur une voie de garage, appelle de notre part une réplique aussi prompt que possible. Le surréalisme doit être manifesté à nouveau sous le seul angle DYNAMIQUE qui convienne. Le projet en est dès maintenant mis au point et je puis annoncer qu'une exposition surréaliste, digne de ce nom, s'ouvrira dans les prochains mois à la galerie de l'Œil. »

Nous approuvons pleinement la prise de position de Breton et enregistrons avec plaisir la nouvelle d'une manifestation qui ne manquera pas de retenir l'attention de nos lecteurs. Nous souhaitons seulement qu'elle soit accessible au plus grand nombre.

ACTUALITE

« Il va sans dire, précise André Breton, que la préparation de l'exposition prochaine à la galerie de l'Œil (1) n'absorbera pas l'ensemble de l'activité surréaliste. Dès maintenant est mise en chantier une vaste « encyclopédie du surréalisme », très abondamment illustrée... En pleine élaboration, je signale aussi un film intitulé « Le Surréalisme ». Sur le plan de l'actualité immédiate, je mentionnerai que le numéro 6 de la revue « La Brèche », action surréaliste, va paraître incessamment. En toute dernière heure, aux vitrines des libraires, l'Anthologie de la poésie surréaliste de Jean-Louis Bedouin (2) qui vient à point illustrer son autre ouvrage, celui-ci purement historique et critique, Vingt ans de surréalisme : 1939-1959 (3). »

Jean-Claude Silbermann a conçu pour cette anthologie une remarquable vitrine que l'on peut voir, boulevard Saint-Michel, à la librairie des Presses Universitaires de France.

Toutes ces activités prouvent que le surréalisme est bien vivant. Nous n'en avons jamais douté. Mais il fallait le rappeler.

André Breton l'a dit : « Le surréalisme continue ». Nous ajoutons : Heureusement !

Jean-Louis GERARD.

(1) 3, rue Séguier, près de la Seine, rive gauche.

(2) Seghers éditeur, collection Melior. J.-L. Bedouin est aussi le secrétaire général de l'Association des amis de Benjamin Peret.

(3) Denoël éditeur.

formances pour moins de 5 millions de citoyens et en 3 langues. Ah ! sacrée politique de grandeur...

J.-F. STAS.

DISQUE

HENRI GOUGAUD

Pour son premier disque, notre camarade Henri Gougoud nous donne huit chansons de classe, toutes imprégnées d'une authentique chaleur humaine dont notre monde mécanisé et abruti se fait le plus en plus avare. Dès la première audition, une sorte d'accord, presque une intimité, se crée entre l'auteur et l'auditeur. D'emblée, on sent qu'on a affaire à un « copain », et Gougoud a redonné un sens, son véritable sens, à ce mot terriblement déprécié depuis la rature chevelue le dégueule à longueur d'ondes et de semaines...

Mon vieux Gougoud, j'ignore si le « vieux Sam, là-bas, très loin, dans l'Alabama », entendra ton message avant de « crever dans la gadoue », j'ignore si « tu achèteras le palais de l'Elysée », mais ce je sais, c'est que lorsque nous nous reverrons, « nous aurons une sacrée chance de pouvoir nous serrer les mains s'il nous faut nous serrer la panse... »

Georges DRAREG.

Disque Polydor n° 45 599.

RENAISSANCE DU TNP ?

Depuis que Georges Wilson a succédé à Jean Vilar à la tête du Théâtre National Populaire, les spectacles insipides s'alignent les uns à la suite des autres. On veut bien considérer que monter Marivaux, dans un théâtre qui se donne plus ou moins pour but d'initier les couches laborieuses à l'art théâtral moderne, soit un bouche-trou, mais que dire de Vercors et surtout de Zizi Jeanmaire ? Cette dernière s'est exhibée sur la scène du TNP au cours d'un spectacle de pseudo-ballet, dans lequel tout ce que l'on peut faire de plus laid, de plus vulgaire, de plus plat, était représenté. La première partie (je suis parti à l'entracte et n'ai pas vu la seconde) prenait le prétexte, original sans doute il y a cinquante ans, du menu gastronomique. Les costumes, les couleurs, la mise en scène, tout était uniformément hideux.

On se souvient peut-être d'une pièce, passée presque inaperçue il y a un an, qui fut jouée au Théâtre de l'Atelier. Il s'agit de la pièce de Durrenmatt « Frank V, opéra d'une banque privée ». On a beaucoup dénigré cette excellente pièce, on l'a qualifiée de brechtienne, sous prétexte que l'action était entrecoupée de chansons, preuve que l'on a retenu de l'auteur d'Arturo Ui ce qu'il y avait de plus facile à retenir. Aujourd'hui c'est une nouvelle pièce de Durrenmatt que l'on présente au TNP. Il était temps qu'un spectacle intelligent vienne trancher sur la morne grisaille de ce théâtre qui fut jadis novateur.

« Romulus Le Grand » porte en sous-titre « comédie historique en marge de l'histoire ». En effet, sans rien changer au cours des événements historiques, Durrenmatt a donné aux personnages des caractères que vraisemblablement ils n'avaient pas, les introduisant ainsi dans un monde que l'on pourrait appeler contemporain.

Romulus, dernier empereur de Rome, assiste au démembrement de

l'empire. Il est l'artisan de ce démembrement, c'est lui-même qui s'est donné pour tâche de détruire Rome.

Antonin Artaud nommait l'empereur Héliogabal « L'Anarchiste couronné ». Mais Héliogabal, comme Ubu, restait avant tout un individualiste. Destructeur certes, mais avant tout attaché à sa personne. Le Romulus de Durrenmatt est un Anarchiste conscient, car c'est dans un but humanitaire et social, pour laisser place au progrès, au modernisme, enfin pour punir l'empire de ses crimes, qu'il se sacrifie pour anéantir la puissance romaine, et par conséquent lui-même.

Si certains gags paraissent un peu faciles, si on trouve des mots d'auteur un peu trop amenés, il s'agit-là d'un stratagème destiné à détourner provisoirement l'attention du spectateur du personnage de Romulus, son action paraissant par la suite plus subtile et plus intelligente que si elle avait été exposée tout au long de la pièce.

La mise en scène très simple de Wilson souligne certains effets, mais ne tombe heureusement pas dans le piège de la comédie burlesque, excès qui aurait détruit la leçon dramatique. Ainsi, l'on rit lorsqu'on apprend que le ministre des Finances de l'Empire a filé avec la caisse et s'est installé dans le secteur privé. Les répliques de ce genre sont nombreuses et enlevées, mais demeurent toujours fonction du déroulement des événements, c'est-à-dire la chute croissante de la société impérialiste romaine.

Sans atteindre la qualité des grandes créations du TNP sous l'égide de Vilar, « Romulus Le Grand » pourrait inaugurer un cycle de spectacles qui donnerait enfin au TNP sa raison d'être, c'est-à-dire un théâtre de culture moderne populaire, et en aucun cas une succursale de la Comédie-Française ou du Boulevard.

J. ROLLIN.

AU BAS DE LA BUTTE

Le Salon des Indépendants a été inauguré en 1884 avec une conférence de P.-N. Roinard sur : « Les tablettes d'un lézard » de l'autre vieil anar Paul Paillette ; cette année, on ne sait pas comment les copains se sont débrouillés pour accrocher les toiles de toutes tendances. Mais on sait : « décision ministérielle », le Grand Palais réduit de moitié l'étendue habituelle de cette exposition toujours intéressante. Dorénavant, il y aura lieu de n'exposer que des miniatures...

Voyez grandeur, tout rétrécit. La statue du Chevalier de La Barre disparue, on a déménagé son piédestal (que d'or, que d'or !) dit-on à l'époque et certains artistes y virent comme le symbole du rétrécissement des lieux de rencontre de la bohème montmartroise.

Goguettes, jardinets, ont rejoint le « Billard en bois » (cher à Poulbot) comme le maquis dont le tapis vert était pour eux ce que les fortifs étaient à la biffe et les ombrages de la rue Saint-Vincent propices aux amoureux, tout cela a disparu. S'ils y tiennent à l'arrivée du printemps, les jeunes devront aller à Maubeuge pour retrouver le clair de lune des anciens.

L'auteur de « Révolution », Robert Guérard, chantait « Elle fout le camp de la Butte », à quoi Charles d'Avray concluait : « Votre Montmartre n'est plus le nôtre ».

Cependant, un nouveau « Salis » est venu s'installer sur la Butte, Pierre, metteur en scène, avec Cécile, rat de l'Opéra, ont fondé, 53, rue Lepic, « Au Rat du Moulin », où les anciens et les voisins immédiats, dans une franche gaieté, se réunissent autour du comptoir, et, dans cette boutique, les « amis du Canard », Suzy et Joyeux du Lib, soit une quarantaine de copains, en cassant la croûte, applaudissent : Janine Montell, Salmon, Laisant, etc., accompagnés délicatement par un as : Christian Brun.

Ce nouveau venu sur la Butte est né de parents limousins en Cochon-

chine ; tout môme, il est attentif aux discussions philosophiques chez lui entre son père et ses amis, c'est ainsi qu'il découvrit : Kant, Bergson, Pascal, et autres Karl Marx, si bien qu'il trouvait moins grand Napoléon que Curie ou Einstein. Son père veut lui apprendre la musique, mais lui s'isole pour écrire des vers. Il est bohème de naissance et déjà père de famille à l'âge de la première cigarette, pardon ! Alors, il sera garçon de courses, marchand de chansons, linotypiste, etc., etc. Entre-temps de bastingues et musettes, il fait danser les yé-yé pour que les siens ne dansent pas devant le buffet. « La jaffe », c'est pas une rigolade, les gros ne sauront jamais ce qu'il en coûte de crève-cœur à la gagner.

— Et la guerre ?

« — J'ai été assez adroit pour ne tuer personne mais pas assez pour éviter la balle d'un contradicteur. »

Il erre de cabarets en brasseries jusqu'en 1954 : où « Je peux me consacrer à l'art qui fait ma joie de vivre », me dit-il.

Et depuis 1961, c'est à Montmartre, enfin, qu'il s'adapte le mieux, il chante ses œuvres alternées à celles de Brassens, Léo Ferré et Bernard Salmon, Primert, Iane Sévac, etc., ont vu leurs poèmes bellement harmonisés par lui, sa musique est originale et riche d'inventions.

Eh ! les dénicheurs de radios, vous qui cherchez des poètes et chansonniers... en voilà un : Christian Brun.

Un Vrai !

Henri CHASSIN.

Le directeur de la publication, Maurice Laisant.

Imprimerie Centrale du Croissant 19, rue du Croissant - Paris (2°)

RADIO

Le projet de statut du ministère de la propagande gaulliste visant à la réorganisation de la R.T.F. prendra probablement effet en juin après « discussion » des assemblées.

Outre le O qu'il installera devant le sigle actuel, il apportera sans doute du nouveau. Du nouveau dans le sens des chamboulements administratifs que nous connaissons bien (il y a encore des copains à placer) et aussi de nouvelles compressions. Les orchestres des stations régionales seront vraisemblablement supprimés. Les musiciens qui veulent défendre leur pain s'organisent un peu partout, des comités de défense se créent pour écarter la menace qui se précise.

Parallèlement aux dépenses énormes que représentent les « salaires » des pontifes, on remplace de plus en plus les orchestres par des disques, lesquels sont utilisés contre un forfait annuel relativement modique.

La direction des programmes s'assure ainsi le droit d'employer selon ses desirs tout ce qui existe en matière de « son en conserve ».

On parle aussi avec quelque insistance d'une nouvelle « refonte » des chaînes pour la rentrée d'octobre, France-Culture et France-Musique fusionneraient. Les princes qui nous gouvernent ne manqueront sans doute pas de nous présenter ces restrictions comme de nouveaux points marqués dans la lutte de prestige engagée contre les postes périphériques.

Pendant ce temps, la radio belge qui a fêté dernièrement ses quarante années d'existence se paie le luxe de 2 chaînes TV : une d'expression française, une flamande et trois émetteurs radio plus deux en modulation de fréquence, le tout pour 9 millions d'habitants. Ne parlons pas de la petite Suisse qui, elle, se permet les mêmes per-

LE SILENCE

Dans une ville d'un pays inconnu un train s'arrête. Trois voyageurs en descendant et vont dans un grand hôtel. Le décor est définitif et maintenant place au Silence. Le Silence, ou le nom de ce film qu'on écrit avec un grand S. Du grand Bergman en fait. Alors que ses derniers films avaient plus ou moins déçu, celui-ci est une réussite.

Une heure et demie de Silence, d'un Silence aux images belles et aux acteurs excellents. Citons au passage les noms de Ingrid Thulin et de Gunnar Lindblom.

Dans ce film, trois personnages : une mère, son fils et une autre femme. Deux thèmes vont être développés. Celui de l'innocence de l'enfant et celui de la propension au mal des deux femmes.

Dans les couloirs de ce grand hôtel au décor très classique, l'enfant, livré à lui-même, essaie de mettre un terme à la solitude ennuyeuse pour un gamin de son âge. Pendant ce temps la mère poussée par le désir de la chair, va dans la ville et ramène un inconnu avec lequel elle trompera son mari, d'ailleurs inexistant pour elle. L'autre femme, la tante de l'enfant en fait, agonise. Une maladie due à l'alcoolisme la met plus proche de la mort que de la vie. Elle passe son temps à boire, boire pour oublier la maladie et son amour impossible, sa sœur en l'occurrence.

Voilà, chacun des personnages va essayer, chacun pour soi donc, d'occuper sa solitude. Bergman jongle avec l'innocence et le mal. Il met chacun de ses personnages en face d'un monde vidé de ses bruits. Chacun est en face de lui-même, de sa conscience, de son SILENCE.

En fin, il ne me reste plus qu'une chose à vous dire : Allez le voir.

Michel LAZARSKI.

P.-S. — Une fois de plus, nous devons nous indigner contre la censure. Celle-ci a fait son œuvre de bourreau en coupant des scènes qui sans aucun doute aurait fait dresser la chaste chevelure du cardinal Feltin ou de Pompidou.

LE BESOIN DE CROIRE

Une information, lue dans un journal et que je reproduis avec toutes les réserves d'usage, m'a laissé extrêmement perplexe. Elle annonçait que des missionnaires orthodoxes étaient partis de l'U.R.S.S., pays de l'athéisme officiel, pour évangéliser l'Ouganda et le Kenya.

Même si cette information était exacte, ce qui me paraît douteux, elle pose un des problèmes importants de notre temps, celui de la permanence, en un siècle apparemment rationaliste, de l'esprit religieux. Il convient de bien analyser le phénomène.

Je n'ignore pas que cet article va susciter de violentes critiques et son but est d'ailleurs de provoquer la controverse. Il se trouve au surplus qu'une des psychologies les plus modernes, celle de Jung, admet parmi les archétypes, c'est-à-dire les bases fondamentales de l'esprit, le **besoin de croire**. En un mot, sans qu'il soit même nécessaire d'admettre l'existence de Dieu, la religion compte parmi les éléments essentiels de la nature humaine.

Est-ce un état d'esprit réactionnaire ? Peut-être, si l'on admet qu'une observation juste peut n'être pas révolutionnaire. Lorsque nous regardons autour de nous, au-delà des fidèles appartenant aux différentes églises mondiales, nous ne voyons guère que des « croyants ». Il n'est pas ridicule d'affirmer que 80 % au bas mot des marxistes n'ont lu que quelques phrases du Manifeste et du résumé du Capital par Deville. S'ils sont marxistes, c'est que l'humanité éprouve un besoin intense de croire et que la foi fait partie de ses raisons de vivre. Je dirai d'ailleurs à peu près la même chose des anarchistes et si je limite, parmi les militants libertaires, le pourcentage des « croyants » purs à environ 50 %, c'est que je ne veux pas choquer excessivement mes lecteurs.

Pour nous amuser, essayer, auprès d'un de nos amis marxistes, le raisonnement que voici : Tous les hommes sont faillibles, or Marx est un homme, donc Marx est

faillible ». Si vous ne recevez pas un torrent d'injures, on vous répondra que votre syllogisme repose sur la logique formelle, alors que la pensée de Marx est dialectique. A la suite de quoi vous êtes autorisé à poser l'autre syllogisme pour votre compte personnel : « tous les hommes sont faillibles, or Marx est infail- lible, donc Marx n'est pas un homme ». Puis vous lui ouvrez la porte du Panthéon, où il se range parmi les demi-dieux et les prophètes.

A beaucoup d'égards, l'envahissement de l'Europe et de l'Asie par le marxisme ressemble à la conquête du monde par les Musulmans aux premiers siècles de l'Hégire. Toute religion traverse plusieurs phases : une phase d'intolérance, de conversions par la force, une phase de libéralisme, une phase de décadence puis de réaction. Il fut possible, à certains moments de l'histoire, de penser librement au sein de la religion musulmane, au prix de la concession mineure de se prosterner vers l'orient au crépuscule, à l'appel du Muezzin, en proclamant qu'Allah est le seul Dieu et que Mahomet est son prophète. Ce fut le temps d'Avicenne et d'Averroès, qui firent avancer la pensée humaine bien plus loin qu'aux temps fabuleux d'Athènes et d'Alexandrie. Puis les Musulmans retom- bèrent dans les balbutiements d'une religion réactionnaire et dans la récitation mécanique du Coran.

Si l'on se bornait à proclamer « Il n'y a qu'un seul penseur, Marx, et Lenine est son prophète », nous resterions volontiers indifférents, à condition qu'on nous laisse les sources d'information qui permettent à l'esprit de fonctionner par lui-même. A la suite de quoi la pensée anarchiste l'emporterait inévitablement. Voici qu'un autre prophète, Mao, a surgi et l'hérésie s'est introduite dans la doctrine, hélas, sans véritable esprit critique, il y a tout lieu de le craindre.

L'émancipation par la raison n'est pas

pour demain. Longtemps et peut-être toujours, c'est un instinct aveugle qui gouvernera le monde en se donnant des raisons. Le rationalisme est une illusion d'intellectuel généreux. La réalité réside dans la bestialité profonde de l'être, dans l'irrationalisme intime de l'esprit. Ce n'est pas un motif pour être pessimiste : il s'agit de domestiquer les instincts au service de l'homme. Pendant des siècles, ce fut le rôle de la religion. Prenons exemple sur elle et domestiquons à la fois les instincts et la religion. Celle-ci ne demande pas mieux que d'obéir. L'obéissance est dans la nature même de l'Eglise, à condition qu'on lui mène la vie dure (avec quelques ruses des cardinaux, pour s'asseoir à côté des préfets coordonnateurs lors du défilé du 14 juillet). L'Eglise obéira à l'ordre anarchiste, lorsque notre temps viendra, et elle aura toujours des fidèles, car nous n'avons pas l'ambition de substituer une Eglise à une autre comme les marxistes. Notre athéisme n'a pas besoin d'être imposé par la force, comme la religion musulmane aux Maures de Kabylie et aux Visigoths d'Espagne. Gardez bien présente à l'esprit cette idée : l'Eglise est toujours aux côtés des plus forts.

Quant à nous, conservons précieusement cette arme critique, l'analyse, qui distingue si une pensée est une croyance ou le fruit d'un raisonnement intellectuel. Sachons que Bakounine, que Kropotkine ne furent pas infailibles. Ne méprisons pas les penseurs qui proposeront des « révisions » à leurs idées. Après tout, le temps passe et la doctrine doit se renouveler, en préservant quelques principes intangibles. Restons fidèles à notre **croissance** à nous : c'est que dans tous les temps et dans tous les pays, la pensée nouvelle est libre et révolutionnaire, c'est-à-dire anarchiste. Conservons aussi notre règle : essayons de réfléchir par nous-mêmes et non à travers les maximes de quelque prophète.

Louis CHAVANCE.

LE LIVRE DU MOIS par Maurice Joyeux



EMILE ARMAND

SA VIE, SA PENSÉE, SON ŒUVRE

(La Ruche ouvrière)

Enfin un ouvrage réussi ! — Et qu'il faut inscrire en marge d'une littérature anarchiste dont le souci de perfection technique n'a pas été jusqu'ici la préoccupation dominante, hélas ! — Biographie de l'homme, anthologie de l'œuvre, essai sur une philosophie, une morale ? Il y a un peu de tout dans ce livre qui viennent de faire éditer les amis d'Armand, à la Ruche ouvrière et qui fut confectionné avec goût par une équipe (ohé, les individualistes !) où on relève les noms de René Guillot, de P.V. Berthier, de Hem Day, de François Cotart, etc.

Le soin apporté aux textes ne le cède en rien à la qualité technique de l'ouvrage. Dans une solide étude sur l'évolution d'Armand, Ixigrec nous retrace le long chemin que celui-ci dut parcourir pour arriver à une maturité qui se concrétisera par la définition d'un « anarchisme individualisme à sa manière ». Et il ne laisse dans l'ombre aucun des tâtonnements inévitables et fructueux qui en cinquante ans construiront à la fois une doctrine et un homme qui occupera dans l'histoire de la pensée contemporaine une place qu'on pourra mesurer, mais que personne ne pourra nier. Mauricius, dans un texte d'une qualité rare, va nous dresser un portrait magistral de l'homme. Oh ! n'attendez pas que Mauricius défie Armand. Il sait que les hommes, pour rester vivants, doivent être maintenus en dehors de l'Olympe où le laurier étouffe le héros et le tue une seconde fois. Et Armand, tel qu'il nous le présente,

est bien vivant parmi nous, de tous ces contrastes qui sont le lot de tout ce qui reste humain. Ces deux études forment la première partie du livre.

La seconde partie, plus anecdotique, est composée par des textes d'Armand et des témoignages de contemporains sur les luttes qu'eut à soutenir le militant au cours d'une longue carrière pendant laquelle il fut le témoin de l'accouchement d'une société qui naissait sur les cendres de la bourgeoisie romantique. Témoignage d'une valeur historique indiscutable et qui est dominé par le magnifique article qu'il écrivit en réponse au « Manifeste des ralliés » publié par d'anciens anarchistes dé- cédés à collaborer avec l'Etat soviétique, texte qui à quelques réflexions près restera éternellement d'actualité pour tous les anarchistes placés devant le socialisme d'Etat et qu'aujourd'hui chacun de nous se devrait de méditer sérieusement.

La troisième partie est constituée par des pages choisies extraites en particulier de son œuvre maîtresse, « L'Initiation à l'individualisme anarchiste ». Ce choix heureux nous permet de découvrir les aspects multiples de l'apport d'Armand à la philosophie individualiste. Révolution sexuelle, Naturalisme, Nudisme, Procréation volontaire, suivis de textes divers et de poèmes. C'est naturellement cette partie qui sera la plus discutée dans nos milieux, mais, par voie de conséquence, ce sont ces extraits de doctrines et d'écrits épars et difficilement rassemblables qui revêtent pour notre mouvement le plus d'intérêt.

La quatrième partie retrace l'activité d'Armand pendant la dernière guerre mondiale et nous propose des extraits de ses « Entretiens avec Monsieur Zèbre » qui, en déterminant sa position devant les événements actuels, détermine également sa position envers les autres tendances de l'anarchie. Dans un article ramassé

et chaleureux, J. Lauron-Nejan tire l'enseignement d'une doctrine qui a profondément imprégné, par son éthique, le mouvement libertaire qui l'a reçue sans toujours bien la digérer.

Enfin, la cinquième partie, bibliographique, est un solide travail d'éru- dition, indispensable à qui voudra écrire sur les philosophies anarchis- tes contemporaines.

Ouvrage remarquable à tous points de vue et qui fait honneur à ses ré- alisateurs. Ouvrage que tous les mili- tants doivent avoir dans leur biblio- thèque, c'est certain, mais également ouvrage qui doit marquer pour nous un tournant. Oui, c'est à partir de ce livre qui nous fait honneur que dorénavant notre mouvement devra penser les rééditions de textes disparus et l'édition des textes originaux qui font cruellement défaut à notre propagande et à l'enseignement de notre philosophie.

SYNDICATS ET LUTTES
OUVRIÈRES AU PAYS D'ANJOU
par Maurice Popereñ

Voilà un livre qui dépasse très lar- gement le cadre de la province où il prétend se cantonner. D'abord parce qu'il reprend le mouvement ouvrier à son origine, c'est-à-dire à la publi- cation de la loi Lechapelier votée par les « grands ancêtres » de 1789 contre les « coalitions ouvrières », en- suite parce que l'Anjou en général et Trélazé en particulier furent d'ar- dents foyers où se développa le syn- dicalisme révolutionnaire d'inspira- tion libertaire. Et si l'auteur nous fait assister au lent développement des syndicats après la Commune dans sa région, à la création de la Bourse du Travail, au triomphe du syndicalisme révolutionnaire, puis à son dépérissement à la veille de la Première Guerre mondiale. Cet évé- nement, en étroite liaison avec le reste de la France et avec Paris, per- met de nous faire une idée exacte, vue de la base, de ce que fut le mou-

vement syndical dans notre pays. Si on ajoute que ce livre est truffé de renseignements techniques qui ne valent pas seulement pour l'Anjou, on comprendra que cet ouvrage est indispensable aux militants syndica- listes qui continuent la lutte pour le redressement du mouvement ou- vrier.

COLLECTIONS POPULAIRES

ENFANCE de Maxime Gorki (L.P.). Ce livre qui retrace l'enfance de Maxime Gorki est une très exacte description de la mi- sère et des mœurs brutales de la petite paysannerie russe avant les grands mou- vements sociaux qui à la fin du siècle der- nier devaient secouer l'empire.

LE MATIN DES MAGICIENS par Louis Pauwels et Jacques Bergier (L.P.). On parle ici de ce livre d'ailleurs agréable à lire que pour signaler le faux scientisme dont aujourd'hui s'affublent les « théoriciens » de l'ésotérisme et de l'occultisme pour en- tretenir une clientèle avide de « mystères ». On doit convenir qu'il Pauwels leur en donne pour leur argent.

L'HOMME ET LUI-MÊME de Graham Greene (L.P.). Ce roman est le livre de la lâcheté. Le romancier nous introduit à l'intérieur d'un personnage pour qui la crainte est nourriture intellectuelle. Le meilleur roman écrit par cet auteur à suc- cès.

JOURNAL D'UN HOMME DE 40 ANS par Jean Guéhenno. Un honnête homme, un brave homme, un universitaire, un écrivain médiocre, une œuvre caractéristique de ces intellectuels de « goéche » dont la naïveté le dispute à la bêtise. Un bourgeois bien de chez nous.

LE SPLEEN DE PARIS de Baudelaire (L.P.). Un grand écrivain qui ne fut pas académicien lui, une preuve que la prose du poète était aussi riche que son vers.

LES AMBITIONS DÉÇUES par Alberto Moravia. Un conflit aigu oppose les membres de la grande bourgeoisie italienne. Conflit d'argent. La réussite de ce roman tient tout entière au caractère du héros qui pratique l'altruisme et s'aperçoit que lui aussi appartient au clan auquel il s'oppose. Comme toujours chez ce romancier la question sexuelle joue un rôle important dans le déroulement de l'histoire.

LE BACHELIER de Jules Vallès (L.P.). Un roman magnifique est le meilleur pour moi du grand écrivain. C'est essentiellement le roman de la jeunesse révolutionnaire et tous nos jeunes actuellement dans les lycées doivent lire ce bouquin où l'on voit Vallès crever de faim, apprendre le latin, faire l'amour aux jolies filles, préparer la révolution et apprendre son métier d'écri- vain. A placer à portée de la main à côté de « l'Homme révolté ».

HIERARCHIE DES VALEURS

par Marc PREVOTEL

AUTANT la thèse de C.-A. Bontemps (1) est riche de possibilités quand elle montre que la philosophie anarchiste est fondée sur le réel et doit s'étoffer avec le temps à mesure que se développe la connaissance, autant on a l'impression que l'auteur a rencontré des difficultés quand il lui a fallu appliquer aux concepts de hiérarchie et de valeur morale la méthode rationnelle qu'il propose.

Reconnaissant que la notion de hiérarchie économique (des revenus) est liée à une société structurée en classes, à une société où il existe des exploités et des exploités, il montre que l'exploitation et l'inégalité économique dépendent étroitement l'une de l'autre. Jusque-là nous sommes d'accord, et pas seulement les anarchistes, puisque M. Raymond Aron, entre autres, dans un texte récent sur les fondements de l'inégalité, raisonne d'une manière analogue.

Cependant Bontemps affirme que même si l'égalité des conditions était réalisée il subsisterait des inégalités fondamentales dans le domaine des aptitudes, inégalités perçues en biologie et en neurophysiologie, que nous devons reconnaître comme telles sous peine de fonder sur des erreurs patentées nos convictions et nos actions. A ces inégalités fondamentales l'auteur rattache un ensemble de valeurs hiérarchisées, les valeurs morales.

*

Certes on ne peut nier qu'entre des personnes choisies au hasard il existe des différences dans le domaine de la connaissance. L'un saura mieux qu'un autre planter un clou, ou conduire une automobile, ou réparer une machine à laver, ou résoudre un système d'équations différentielles, ou soigner une maladie, ou jouer au bilboquet, etc., etc...

On ne peut nier qu'entre des adolescents choisis au hasard il existe des différences d'aptitudes. C'est-à-dire qu'en se référant à un ensemble de critères étalonnés on se donnera le droit de conclure que l'un assimile mieux l'étude des mathématiques, l'autre la menuiserie, un troisième l'agriculture, etc...

On ne peut nier qu'entre les nouveaux-nés pris au hasard il existe des différences congénitales. Les uns seront idiots, d'autres débiles mentaux, d'autres mongoliens, la plupart « normaux ».

Mais dans des sociétés où les possibilités d'acquiescer des connaissances ne sont pas dispensées également à tous, les différences dans l'acquis peuvent être imputées aux différences des conditions (ce qui n'interdit pas de supposer que certaines peuvent trouver leurs causes dans la constitu-

tion même des personnes en question). Toutefois même si les possibilités d'acquiescer des connaissances étaient dispensées également à tous, il ne serait pas possible que tous apprennent tout. Poussé par ses goûts ou par les circonstances, chacun acquiescerait au moins une spécialité. On ne peut pas affirmer que de telles différences dans le domaine de la connaissance relèvent d'inégalités irréductibles.

S'il semble qu'il y ait tout de même inégalité il faut en chercher la cause à l'étage en dessous, c'est-à-dire au niveau des aptitudes. Or à ce niveau le déterminisme du milieu a déjà joué. D'autre part il faudrait que les systèmes de références proposés puissent rendre compte des causes des différences, au lieu d'en dresser seulement le catalogue comme c'est actuellement le cas.

C'est seulement au niveau des nouveaux-nés que le milieu ambiant a le moins joué (bien qu'ayant déjà eu une influence pendant le temps de la gestation, par l'intermédiaire du corps de la mère), c'est donc sur eux qu'on a le plus de chances de pouvoir déterminer des différences fondamentales, causes d'inégalités vraies, et qui seraient uniquement des conséquences de l'hérédité. Or, si on pose a priori une hiérarchie allant de la stupidité au génie (2), certains critères objectifs permettent de déceler les mongoliens, les idiots congénitaux, les débiles mentaux qui, malgré eux, resteront au bas de l'échelle; mais rien, actuellement, en pratique ou en théorie, ne permet de prétendre que ce brailard de trois mois qui cherche après un sourire ou un biberon, et qui n'a aucune tare connue, sera plus tard un nouveau Mozart, un nouvel Einstein, un nouveau Johnny Hallyday (3), un nouveau Picasso ou se montrera incapable de dépasser la condition du ramasseur de poubelles (4).

Il paraît donc difficile d'accorder du crédit à une hypothèse dont on se rend compte, à l'analyse, qu'elle ne structure que des apparences.

*

C'est tout de même remarquable qu'un militant anarchiste qui se veut rationaliste (et qui, par ailleurs, montre qu'il sait l'être) se laisse ainsi séduire par des apparences. Accordons-lui qu'anarchistes ou non, rationalistes ou non, nous nous laissons tous prendre à de tels mirages à un moment donné. L'important est d'en rechercher le pourquoi, ce qui permet d'éviter le mirage actuel... pour se laisser abuser par le suivant, et ainsi de suite.

Quelles sont ces apparences? Quel est le mirage? Pour répondre à ces questions il faut remonter aux sources de l'établissement des hiérarchies

sociales au cours de l'évolution des humanoïdes vers l'homo sapiens. Les nécessités de survie, donc d'apprentissage de ce qui rend possible la survie, conduisent à valoriser le rôle des adultes et surtout des plus âgés parmi les adultes car leur expérience est plus affirmée. Au fur et à mesure de la complexification des sociétés et de la différenciation des tâches est apparue la nécessité de coordination. Et c'est au travers des nécessités et des possibilités que se sont dégagées des échelles empiriques de valeurs, échelles qui ont été modifiées cahin-caha au contact de nouvelles conditions de vie, en même temps que l'intérêt des exploités et l'ignorance tendaient à maintenir la tradition alors que l'intérêt des exploités et la connaissance tendaient à la bouleverser.

Ainsi au cours des derniers siècles, on note dans les sociétés occidentales des transformations importantes au sein de ces échelles empiriques, en même temps qu'une tendance à l'unification. Le trait le plus marquant étant la diminution constante (sur une longue période, car au cours d'une vie d'homme, on remarque surtout des accidents) de la valeur accordée à la force physique alors qu'on prend de plus en plus en considération les fonctions mentales. Ce qui correspond à une lente, très lente, prise de conscience de la pensée par elle-même. La pensée, c'est-à-dire le fonctionnement d'une partie de l'encéphale (rien de moins, mais rien de plus qu'un fonctionnement).

*

Alors que la mise en cause de l'échelle empirique des valeurs n'est qu'à ses premiers balbutiements on s'attaque d'abord à la structure de l'échelle, à la place des échelons les uns par rapport aux autres. Ensuite, poussant l'observation des faits et la recherche des causes, on en vient à penser que ce n'est pas seulement l'ordre des valeurs qui est empirique, mais aussi peut-être le fait d'admettre qu'un tel ordre doit exister.

Il y a quelque temps dans « Combat » un croyant (5) reprochait plutôt bêtement à des athées de ne pas être immoraux, car pour lui comme pour l'un des Karamazov si Dieu n'existe pas, tout est permis. Qu'on s'en réfère à un dieu ou à une échelle de valeurs, cela revient au même en principe, puisque on admet alors une codification des comportements humains extérieure à l'homme; puisqu'on en vient à se poser le problème du Bien et du Mal.

Or, par exemple, il ne s'agit pas de ne pas tuer parce que c'est mal. Tuer ou ne pas tuer, ce choix implique des conséquences, met en cause des conceptions conscientes ou inconscientes de la vie en société. S'il s'est

créé un code moral empirique enseignant (bien mal) « Tu ne tueras point » cela signifie que malgré leurs faiblesses, leur inconscience, leur ignorance, la plupart des hommes au cours des âges se sont généralement rendus compte que pour eux comme pour autrui la vie vaut mieux que la mort. Rien de moins, mais rien de plus. Et ce n'est pas le code moral qui importe, mais la prise de conscience d'un fait.

*

Il ne faut pas prendre l'arbre pour la forêt et se contenter d'observer que les hommes ont senti le besoin de construire des systèmes de valeurs morales. Il faut aussi observer que les concepts moraux qui en sont issus ne font que symboliser les méthodes empiriques utilisées pour résoudre tant bien que mal les problèmes posés par les rapports entre les hommes à l'intérieur des sociétés. S'arrêter à la première observation revient à adopter dans le domaine de l'étude du comportement la même attitude que les alchimistes du Moyen Age adoptaient envers les produits qu'ils manipulaient. On stagne au niveau des recettes de cuisine.

Et admettre que ces valeurs morales, hiérarchisées, peuvent exister indépendamment des hiérarchies sociales, c'est ne pas reconnaître qu'elles ont pris naissance en même temps parce qu'elles ont les mêmes causes : les pratiques empiriques imposées par la nécessité de survie, puisque en ce domaine l'existence précède la connaissance.

Bien entendu les valeurs proposées dans la structure proposée peuvent impliquer des rapports humains plus élaborés, peuvent correspondre à moins d'empirisme; mais il faut alors reconnaître qu'on reste encore sous l'emprise de celui-ci, qu'on n'a pas encore su jeter les bases d'une vraie sociologie à la fois libertaire et ratio-

(1) Voir le M.L. de février : Notes sur « L'Anarchisme et le Réel » de C.A. Bontemps.

(2) Et si on veut la poser autrement qu'a priori il faudra débarrasser le terrain de toutes les notions subjectives qui l'encombrent : génie, intelligence, talent, mérite, etc. Ou tout au moins donner des définitions rationnelles de ces notions.

(3) Notons au passage qu'il n'existe actuellement aucun moyen rationnel permettant de montrer que ce qu'a fait Mozart est meilleur ou plus mauvais que ce que fait Johnny Hallyday.

(4) Condition qui n'a rien d'insultant. Les ramasseurs de poubelles remplissent un emploi très utile (on s'en rend compte quand ils font grève), certainement beaucoup plus utile que celui de prêtre, de soldat... ou de « frappeur de force ».

(5) Gabriel Matzneff.

ACTION DE CHOC OU D'IMPREGNATION ?

L'impatience est un trait caractéristique de l'anarchiste. C'est d'abord une qualité : l'impatience refuse les remises à demain, exige justice, liberté, vérité pour le présent, dans l'action immédiate, comme seule garantie de leur réalisation dans l'avenir. Et c'est la même impatience qui fait des anarchistes engagés dans la lutte sociale des militants constamment à l'affût de la crise qui permettrait à la volonté révolutionnaire de faire éclater, ou au moins d'ébranler, les cadres capitalistes.

Mais l'impatience a son revers : illusion et sectarisme.

L'illusion, d'abord, de voir toujours proche la grande explosion de colère ouvrière qui balayerait la machine bureaucratique et capitaliste, faisant l'économie d'un long travail de sappe et de préparation. L'illusion que les masses découvriront brusquement en période d'ébullition la valeur d'une héorie qui s'est gardée pure de tout compromis.

Sensibiliser l'opinion

Le sectarisme s'enclenche là. La grande tentation des groupes minoritaires, c'est le vase clos, l'échafaudage de théories intransigeantes d'autant plus invérifiables qu'elles s'appliquent à un avenir indéterminé. L'expérience menée dans les conditions présentes apparaît comme un compromis qui promet à coup sûr de noyer ceux qui s'y prêtent dans la fange réformiste et politicienne.

Seule l'action de choc, qui force l'attention, qui exprime l'idée dans sa pureté, semble satisfaire l'impatience révolution-

naire : grève générale, occupation d'usines, manifestation de rue.

Dans une société où tous les moyens importants d'information et d'expression sont entre les mains des puissances économiques et étatiques, de telles actions sont incontestablement les meilleurs porte-parole de la contestation et de la revendication révolutionnaires.

Mais trop souvent, même quand leur signification n'est pas déformée par l'information dirigée ou partisane, leur véritable portée, leurs intentions réelles restent opaques à une opinion publique qui n'est pas préparée à les comprendre. Expérience quotidienne : l'étonnement, sinon l'amusement, incrédule que provoque l'expression franche de positions révolutionnaires, surtout anarchistes.

Action « anarchiste » et action « libertaire »

L'action directe n'évite le malentendu et l'incompréhension que si l'opinion de couches étendues de la population a été préalablement sensibilisée. Une action de choc ne trouve son plein retentissement que si elle est préparée par une constante action d'impregnation qui suscite au jour le jour des prises de conscience et des besoins nouveaux.

En jouant sur les mots — arbitrairement, je le reconnais, et je ne prétends pas fixer cette distinction — on peut opposer ici l'action « anarchiste » à l'action « libertaire ».

Action anarchiste : L'action de choc, directe, la propagande ouverte, qui se ré-

clament explicitement de l'anarchisme, de la radicalité de ses positions et de la cohésion de ses implications.

Action libertaire : L'effort constant pour introduire dans la vie quotidienne initiative et lucidité, pour renforcer le sens et l'exigence de la liberté à l'intérieur des groupes élémentaires : familiaux, professionnels, culturels, etc...

Cette action « libertaire », aucun anarchiste ne peut logiquement s'en abstenir. Lutte constante contre les conditions de travail, la servilité et l'arrivisme, l'abusisme et le bourrage de crânes. Tentatives pour développer les relations de solidarité, les prises de conscience, les initiatives à la base, bref une participation active et critique à la vie sociale et culturelle.

Militants et sympathisants

Ainsi, en suscitant et renforçant dans tous les secteurs de la vie quotidienne des réseaux de relations libres et dynamiques, nous parvenons à créer des zones sensibles où les méthodes et les conceptions anarchistes viendront répondre à des problèmes, à des besoins précis, provoqués par les difficultés d'une prise de conscience et d'une activité autonome.

Rien de neuf, dans tout cela ; d'accord. Mais il nous faut à présent approfondir et généraliser méthodiquement les techniques de participation libertaire à la vie quotidienne. Il s'agit de repérer les sphères d'activité intéressantes de mettre au point des méthodes d'intervention sociologiquement et psychologiquement fondées. Non pas pour noyauter et endoctriner, mais pour

stimuler et clarifier. Et il n'est pas question seulement d'une affirmation de loi morale, à caractère éducatif, mais d'une insertion coordonnée dans les domaines les plus variés de l'existence courante ; travail ou loisirs. But visé : l'apprentissage collectif de la libre détermination, l'affrontement lucide d'une culture de masse.

Si l'action « anarchiste » est la tâche des militants, les activités « libertaires » devraient mobiliser tous ceux qui, pour des raisons ou d'autres, restent « sympathisants ». En dernier lieu, il appartiendra cependant à la Fédération anarchiste en tant qu'organisation spécifique d'élaborer et de proposer les méthodes, sur la base de confrontations ou d'échanges de vues tirant la leçon des expériences menées dans un souci à la fois de coordination et de retour au concret.

L'impatience, ici, retrouve ses droits : l'inscription immédiate d'un comportement libertaire dans le contexte actuel. Mais si l'action de choc exige pour trouver sa répercussion exacte et efficace la constance de l'action d'impregnation, cette dernière ne préserve sa rigueur et sa cohérence que par l'affirmation « anarchiste », qui la sauve de l'émiettement et de la stagnation réformiste.

Action de choc ou d'impregnation ? Si dans les cas particuliers, pour des raisons de tempérament, de formation ou de situation, la question peut se poser, pour le mouvement anarchiste dans son ensemble il n'y a de solution que dans le développement simultané des deux types d'action.

René FORAIN.